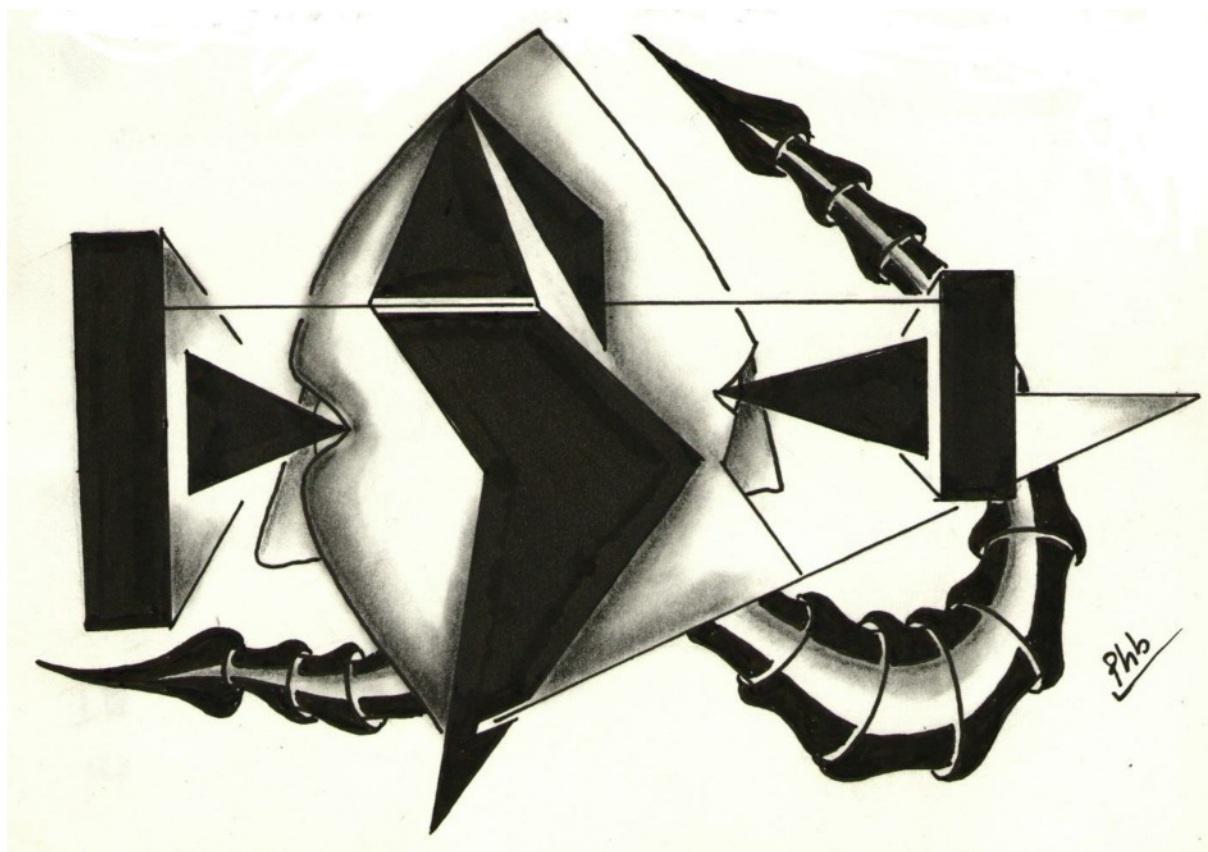


pen
CLUB FRANÇAIS
CERCLE LITTÉRAIRE INTERNATIONAL



LA LETTRE

N° 39

mars 2024



Cercle Littéraire International, l'un des Centres du PEN International
Organisation mondiale d'Écrivains accréditée auprès de l'UNESCO

11 bis, rue Ballu 75009 PARIS

Courriel : francais.penclub@neuf.fr

La Lettre du **P.E.N. club français** N°39 – mars 2024

Sommaire

<u>Éditorial : <i>Le pouvoir fédérateur de la littérature</i> par Carole Mesrobian</u>	p. 3
<u>Florilège : <i>Poèmes israéliens, poèmes palestiniens</i></u>	p. 5
<u>Cécile Oumhani : <i>Publier ensemble des poèmes israéliens et palestiniens</i></u>	p. 26
<u>Fulvio Caccia : <i>Alexeï Navalny, l'homme qui a dit non</i></u>	p. 28
<u>Ara Alexandre Shishmanian : <i>I. P. Couliano, Marin Pedra</i></u>	p. 30
<u>Jean-François Ménard : <i>Deux poèmes</i></u>	p. 58
<u>Fabienne Leloup : <i>Rose de Diarbékir</i></u>	p. 60
<u>Philippe Bouret : <i>L'art en bar</i></u>	p. 62
<u>Les membres du P.E.N. Club français publient</u>	p. 65

Directrice de publication : Carole Mesrobian
Vignette de couverture : Philippe Bouret

Maquette : Jean Le Boël

ÉDITORIAL

par Carole Mesrobian

Le pouvoir fédérateur de la Littérature

Voix. Telle est la Littérature, une voix plurielle, qui transcende le temps, et l'espace, qui gomme les frontières, mais pas les identités culturelles, qui aplanit les différences, sans les ignorer, qui accueille la diversité des paroles, sans les amoindrir, qui ouvre à l'infinitude des expériences, sans les confondre.

Voix. Essentielles et téméraires, qui témoignent de l'existence d'une essence commune, l'Humanité, affirmée dans cet essentiel besoin de proclamer, de communier, d'inventer, de chercher, de repousser les limites de possibles paroles pour ouvrir à une langue universelle.

Voix. Séculaires et neuves, où s'exprime depuis l'aube de toujours ce besoin essentiel d'inventer une terre commune, une maison édifiée par-dessus les frontières, fenêtres ouvertes sur un paysage déployé dans un ciel de liberté et de tolérance.

Voix. Transmises, ici, dans le partage de ces pages de la Lettre n°39 du PEN Club français, car telle est notre mission : rappeler que la Littérature est plus que jamais efficiente, montrer qu'elle ne sera jamais réduite ni effacée, parce qu'essentielle, témoin, regards, parole, vaste champ d'avenir où Nous devient possible, même lorsque les événements du monde semblent dire le contraire, lorsque les guerres fleurissent comme les orties, et que la peur devient l'humus qui fertilise les fruits futurs. Vos, Nos, Leur, ensemble, Voix, fortes, fédératrices, et irréductibles. Voix.



Carole Mesrobian

Poèmes israéliens et palestiniens

Gili Haimovich et Jawdat Eid

On aurait pu croire en demain. On aurait pu croire en un horizon flamboyant qui n'aurait plus jamais été embrasé par une aurore sanglante. Juste par le soleil, celui qui illumine les jours silencieux. On aurait pu croire... mais tu ne reverras plus ton enfant, gamin grandi comme les arbres, ses mains encore potelées et roses de vie, abattu. Et tu n'as plus de maison, tu ne sais pas pourquoi ça tombe et ça meurt, tu ne comprends pas comment on en est arrivé là. Il n'a plus de maison non plus de l'autre côté. Il pleure l'enfant d'hier pulvérisé avec son avenir. Et ses décombres comme les tiens vous servent désormais de refuge. Toi et lui, vous et elles, n'avez plus vos femmes, plus vos maris, vos parents, vos voisins, plus de repos, plus de jours, ni de nuits. Votre calendrier est une enfilade de cases où chaque heure passée à survivre est une victoire, votre victoire, qui n'a rien à voir avec celle qui consiste à empiler des territoires rougis par la mort sur des cartes dans lesquelles vous êtes enterrés, effacés, passés dans le silence des légendes racontées par des livres d'histoire, lorsqu'ils inventent qu'il y a des gentils et des méchants. Chacun son rôle, chacun sa place, de chaque côté de la frontière, et chacun sa souffrance. Comme si elle n'était pas la même, qu'il y en avait une juste, l'autre méritée. Car ils racontent ceci, ils disent qu'à peine à quelques kilomètres il y a des ennemis. Et alors personne en face n'a plus de nom, plus de visage, plus de mots. Plus personne n'est maman, papa, femme ni mari, plus personne n'aime les jours clairs et les promenades, les couleurs, et les fêtes. Plus personne n'est nu sous les habits, dans cette peau d'humain, manteau de la fraternité. Indifféremment il faut mourir, car la menace a été racontée et l'histoire te pousse comme un fusil pointé sur ta mémoire. Souviens-toi des tiens tombés, des noms inscrits sur les plaques des rues, des cimetières et des monuments, aux morts. Crois en la légende des valeureux partis pour ne plus revenir, pour défendre le peu de vent que l'on vous offre à la fin, célèbre les combats pour lesquels il n'y aura jamais de victoire.

Je dis qu'il existe un autre monument érigé par les hommes, pour les hommes. Une table solaire, carte d'orientation qui indique un autre territoire, lieu qui témoigne de l'espoir que nous pouvons encore porter, malgré le feu d'acier qui embrase la planète. C'est la littérature. C'est ce qui existe, ici, dans les voix réunies qui s'embrassent et se serrent au-dessus de la mort séculaire programmée par une poignée de fous, qui

oublent que nous pouvons faire nombre, voix, force en marche déterminée et puissante. En témoignent ces pages, dont le poids emporte toutes les guerres dans ce qu'elles élèvent de beauté, qui n'est autre que l'amour. Et je dis que devront se taire ceux qui portent la haine, et prônent la vengeance. Qu'ils doivent rendre les mots volés à demain, afin que l'humain les habille de paix. Ici s'énoncent les mêmes désirs de vivre dans le partage d'un avenir où plus aucune frontière ne tranche aucune terre. Et les langues en une histoire commune, et les pays, et les couleurs de nos peaux, les noms, réunis dans cet espace qui échappe au rapt opéré par le mensonge qu'aucune fraternité n'est possible.

Lisez ces pages et habitez la neige qui accueille les poèmes, blanche de tous côtés, immaculée lumière qui avale les nations et les discours fabriqués pour que tombent nos murs enfermés dans le néant de l'absurdité. Ici s'élève une voix qui n'a plus de langage, plus de pays autre que celui d'une humanité dont le nom s'invente pluriel et singulier dans le partage du désir archétypal de la vie proclamée éternelle parce que continuée par chacun dans la parole de tous. Ici s'esquisse l'espoir que cela cesse. NOUS refusons la guerre. Ce que nous affirmons, dans le flot limpide du poème, qui emporte la fange des guerres et lave le visage de notre avenir.

Carole Carcillo Mesrobian
Présidente du PEN Club français

We could have believed in tomorrow. We could have believed that never again would a bloody dawn set the horizon ablaze. Only the sun the same sun that lights up silent days. You might have thought so, but you won't see your child again, a boy as tall as the trees, his hands still chubby and pink with life, cut down. And you no longer have a home, you don't know why it falls and dies, you don't understand how it came to this. There's no house on the other side either. He weeps for yesterday's child, shattered along with his future. And his rubble, like yours, is now your refuge. You and he, you and they, no longer have your wives, your husbands, your parents, your neighbours, no rest, no days, no nights. Your calendar is a string of boxes where each hour you survived is a victory, your victory, which has nothing to do with piling up territories reddened by death on maps where you are buried, erased, passed into the silence of the legends told by history books, when they invent that there were good guys and bad guys. Each to his own role, each to his own place, on either side of the border, and each to his own suffering. As if it weren't all the same, as if one was just and the other well-deserved. They say that there are enemies just a few kilometres

away. And then no one opposite has a name, a face or any words. No one is mother, father, wife or husband, no one likes clear days and walks, colours and parties. No one is naked under their clothes, in their human skin, the cloak of brotherhood. No matter how you look at it, you have to die, because such was the threat and history is pushing at you like a gun pointed at your memory. Remember your loved one who fell, the names inscribed on street signs, cemeteries and monuments to the dead. Believe in the legend of the valiant gone never to return, to defend the little wind you are offered in the end, mourn the battles with no victory.

I say that there is another monument erected by men, for men. A solar table, an orientation map pointing to another territory, a place that bears witness to the hope that we can still carry, despite the steel fire that is setting the planet ablaze. This is literature. This is what is to be found here, in the voices that come together, embracing and clutching each other above the secular death programmed by a handful of madmen, who forget that, by our sheer number, we can become one voice, a determined and powerful force on the march. These pages bear witness to this, their weight carrying away all wars through their beauty, which is none other than love. And I say that those who carry hatred and advocate vengeance must be silenced. That they must return the stolen words to tomorrow, so that the human can dress them in peace. Here we express the same desire to live in a shared future where no borders cut across any land. And the languages in a common history, and the countries, and the colours of our skins, the names, reunited in this space that escapes the abduction operated by the lie that says no fraternity is possible.

Read these pages and live in the snow that welcomes the poems, white on all sides, an immaculate light that swallows up nations and manufactured discourse so that our walls, locked in the nothingness of absurdity, fall down. Here rises a voice that no longer has a language, no longer has a country other than that of a humanity whose name is invented as plural and singular in the sharing of the archetypal desire for life proclaimed eternal because it is continued by each person in the words of all. Here is the hope that it will end. WE refuse war. We affirm this through the clear flow of the poem, washing away the mire of war to clear the face of our future.

Carole Carcillo Mesrobian
President of the French PEN Club
(traduction Cécile Oumhani)

Gili Haimovich



שם עצם

אִיךְ הַסְבֵּל מִרַכֵּךְ אֶת הָעֲצָמוֹת וּמְמוֹסָס אֶל תּוֹךְ הַלֵּילָה,
מִפְּשֹׁט.

הַשְׁמִים הַקְרוּעִים זָבִים פִּלְצוֹת.

אֵין אֶפֶק שִׁיחֻסָּה עֲלֵינוּ,

מַחֲסָה, כִּסּוֹת

כֶּף

כִּד רַחֲבָה דִּינָה

שֶׁלֹא תִתְלַשׁ אוֹתִי מֵעֲצָמִי,

מִהִילָדָה בְּעוֹטֵף עֲזָה,

שֶׁהִיא כָּל כֶּךְ כָּל כֶּךְ כִּמְעֻט

עֲצָמִי

וּבִשְׁרִי.

הָעֲצָמוֹת כָּל כֶּךְ רַכּוֹת עֲכָשׁוּ,

כָּל כֶּךְ בְּקִלּוֹת הָיָה אֶפְשָׁר לְפוֹרֵר אוֹתוֹן עֲכָשׁוּ,

לְכִרּוֹת מִהֶסְחָחוּסִים,

לְגִרֵּר לְמִי יוֹדֵעַ אִפְּהָ בְּעֲזָה.

כָּל כֶּךְ קָל לְשַׁכַּח אוֹתוֹן,

לְשַׁכַּח אוֹתִנּוּ,

שֶׁיֵּשׁ לָנוּ מִקְלֵט לְרוּיָן אֵלָיו,

שֶׁיֵּשׁ לָנוּ תֵּל

אֲבִיב.

יִלְדוֹת שְׁעוֹד אֶפְשָׁר לְחַבֵּק

וְהֵן חַיּוֹת.

Jusqu'aux os

Comme la douleur adoucit les os et les dissout au cœur de la nuit
les diffracte
le ciel déchiré ruisselle de terreur
nul horizon pour nous protéger
nul refuge, nul vêtement
pas même la paume
d'une main suffisamment généreuse
qui ne
m'arrache à moi-même
ou à la fillette de Kfar 'Aza
qui est tellement tellement presque moi-
même
ma chair et mon sang

Les os sont si tendres à présent
on pourrait si facilement les disséminer à présent
les retrancher des cartilages
les traîner on ne sait où à Gaza
c'est tellement facile de les oublier
de nous oublier
nous qui avons un abri vers où courir
nous qui avons Tel
Aviv
des fillettes que l'on peut serrer dans nos bras
et qui sont vivantes.

Traduction de Michèle Tauber

Gazelles traversant la route à Nes Ziona

Quelle prétention
ce panneau d'avertissement de passage de gazelles ici,
ici à Nes Ziona,
l'une des plus petites villes de Sion,
un désert comme Sion,
Sion désertée.
En hébreu, Nes Ziona signifie le miracle de Sion.
Pas de doute il faudrait un miracle pour voir des gazelles ici.
Pourtant, les panneaux y sont ;
Espoir qu'une noble et délicate créature puisse traverser ces routes
où les hommes mobilisés roulent vers des guerres
dans le berceau de branches des vergers
où voltigent les mains de travailleurs étrangers cueillant
de quoi assurer que l'hiver clément apportera des fruits.
Ici, où les enfants gravissent la colline aux iris
et parfois redescendent en courant vers des abris, quand une sirène retentit.

(Soleil hésitant, traduction de Marilynne Bertoncini, Éd. Jacques André)

Gazelles Crossing the Road in Nes Ziona

How pretentious
to put a sign warning of gazelles passing here,
here in Nes Ziona,
one of the smallest towns in Zion,
desert like Zion,
deserted Zion.

In Hebrew, Nes Ziona means the miracle of Zion.
No doubt it would take a miracle to see gazelles here.
Yet the signs are here;
the hope a noble delicate creature can cross these roads
where drafted men drive on to wars
that orchards cradle with their branches
that soaring hands of foreign workers pick
to ensure the faint winter will bring fruits.
Here, where children climb up the iris's hill
and run down again to shelters, every now and then, when a siren goes off.

(Promised Lands, Finishing Line Press)

Biche

Détourne tes yeux de biche traquée,

cache-toi

Enfile tes prunelles à jamais bleues d'Européenne, ton héritage,

les sous-vêtements humides de la nuit

qui t'imprégneront de leur désir.

Clignotant sans cesse, tel un phare qui se perd dans son désespoir

car tes bateaux n'ont jamais levé l'ancre

Ceux qui t'aiment, toi si secrète, sont moins nombreux que les doigts de ta paume

qui des glaives a forgé des stylos à encre¹,

qui a creusé ces sillons de la destruction sur la page blanche.

Lorsqu'ils t'assiégeront

tu ne t'élanceras pas hors des tranchées du poème

même si elles s'écroulent sur toi.

Traduction de Michèle Tauber

¹ Cf. *Isaïe* II, 4 : « de leurs glaives ils forgeront des socs de charrue ». Ce verset est tiré du livre d'Isaïe, l'un des prophètes les plus importants de la Bible juive. Il signifie que les armes seront transformées en ustensiles pacifiques et bénéfiques à toute l'humanité contrairement à la puissance destructrice des armes, symbolisée par les glaives. En hébreu les mots « soc » et « stylo » se prononcent de façon identique : *ète*, même s'ils ne sont pas homographes.

איילה

הסירי את עיני האילה הנצודה שילה,
הסוי עצמה,
הרביבי את זגוגיות אירופה כחלות העד שירשת,
את תחתוני הלילה הלחים,
שִׁסְפִּיגוּ בך מתשוקתם.
מהבהבת עד כלות, מגדלור טועה בנואשותו,
הרי ספינותיך מעולם לא עזבו את המעגן.
אוהבך, סודית שקמותך, פחותים מאצבעות כפך
שפתתה חרבות לעטים,
שחקרה את תלמי העזובה האלו על הדף.

כִּשְׁהֵם יִסְגִּירוּ אוֹתָךְ
לא תגיחי משוחות השיר,
גם לא כִּשְׁיִתְמוּטוּ עֲלֶיךָ.

Gili Haimovich est une poétesse israélo-canadienne, qui écrit en hébreu et en anglais. Elle est également traductrice et éditrice. Lauréate de nombreux prix littéraires, elle a, entre autres récompenses, reçu le prix de Meilleure Poétesse en langue étrangère lors des concours de poésie internationale italienne *I colori dell'anima* (2020) et *Ossi di Seppia* (2019), une bourse d'excellence du Ministère de la Culture en Israël (2015). Elle a également obtenu une résidence à l'Atelier International des Écrivains à Hong Kong (2021). Gili Haimovich est l'auteure de quatre recueils de poésie en anglais, sept en hébreu et d'une édition multilingue de son poème *Note*. Elle a également publié des recueils en français, dont *Soleil hésitant* (Éd. Jacques André, dans une traduction de Marilyne Bertoincini), en serbe, en albanais et en estonien. Ses poèmes sont traduits dans plus de trente langues et publiés dans de nombreuses revues internationales.

Jawdat Eid



نشاز / د. جودت عيد

هكذا أنا...
أبيض أحياناً أو قمحي
اليس عباءة في عز الحر
وقبعة في المطر
أقيم في حواسي
وأحلم في بلدي
في نغم
في شمس
في ضوء قمر
هكذا أنا...
حالة كونية
تحمل ألف اسم
مع كل الإضافات
مع كل الاختزالات
تحمل ألف هوية
ورقم
ولا أحمل أي هوية
فبطاقتي... معالم غير واضحة
في لوحة سرالية
أنا خاص جداً !
أنا نشاز
* * *
إنني واقع مفروغ منه
لل بعض غير مرغوب فيه
عند بعض آخر
ما زال قيد البحث
أو غير مفهوم كنهه
مر لل بعض... أو بدون نكهة
أحياناً أنا كل شيء...
أو لا شيء
صليبي، فينيقي، عربي

فلسطيني، كنعاني، اراهبي
عرب الداخل... اسمي
ولا يدعني أحد للداخل!
وليس باليد حيلة
غير أني أمر واقع
رغماً عن
رغماً من
حالة استنفاز
حالة اشمزاز
حالة تاريخ في علبة
حالة انسان يجول
بين كرت بلاستيك
الى آخر
بين هلوسة الى
شيزوفرينيا...
انتمائي شتات ابيض
وزمني زائف كالمكان
وحضوري كشتاتي
فاضخ، صارخ
واحيانا... حزين صامت
قهوتي مره للغاية
وسكرها زيادة
كلماتي غير معرفة
انا مع ذاتي
لذاتي... بدون بوصلة
أنا نشاز

* * *

أومن في وطني واحد
وبامراة غير كل النساء
حضرها حوض ياسمين
شعرها يتدلى
عند مشارف الكرمل
حتى ابواب الميناء
عينها... عينان
عين في بلد مسبي
وعين في بلد العذراء
جسدها معطر
بعبق برتقال ساحلي
امراة تحمل في رحمها

جديد الحلم
وفي يدها معول
وقصفة زيتون
وحبق التلال
وقلم!

أولادي...
أكبرهم في المهجر
ثانيهم في المهجر
في المهجر ثالثهم
ورابعهم وخامسهم
وسادسهم
وأنا أخلق بين أسراب الحمام
ما بين الدار
ورؤيا الغمام
أتعاطى التجوال والسفر
وأحوم في المكان
هكذا...
أنا نشاز!

* * *

شخصياً! لا ألهث وراء العناوين
ولا الصور
وأنا لست جندياً في بلاط الملك
ولا في نياشين الجنرالات
أحلامي عادية
في أرض مستحيلة
والصحيفة لا تتعدى
أكثر من عنوان
أو أي خبر
عن ناس وناس
يرقصون... يلبسون...
يضيفون... ياكلون...
يقفزون... يعبثون...
بدون دوزان
وأنا!!!
لا أملك شيئاً
لا أملك الشارع... لا ولا العمارات
لا أملك بئر بترول
ولا حتى برميل
لا أملك الأطنان
أو أي شيء في المكان

لا الليل ولا التراب
أو الشجر
لا أملك النهار ولا الأنهار
أو القمر
لا أملك شيئاً
غير بيتٍ في حلم مارٍ
يتقلب ليحطم سجن مصباحه
* * *

فأسافر إلى ذاتي المنفقة
في أرض تُنكر الشمس والنجوم
في مساحات فضائية
تنكر أحلامي
منثورة فوق سطوح الضوء
وأعناق الزهور البنفسجية
أسافر
أجمع الشرائع الجديدة
... بعبثية
وأحمل بيتي في حقيبة
رغم أن الشوارع تنكرني
وعيون الناس والريخ الخماسينية
أجد نفسي...
متهماً في كل الحالات...
من هو الجاني؟ من هو البريء؟
لا يهم!
فكل التعريفات... مجرد أو هام!
أجد نفسي...
حضوراً أمام الانتهاكات
في زمن "العَدّ الأفقي"
أمام بوابة البحر
حضوراً عارياً
من زيف الزمان...
يحملني جنيناً في العقد الثالث
لألون سماء الأفق
بطيور "إيلكية"
فأملك كل شيء
كل الحب
أنا حالة إمتداد للجلّ نار
حالة إمتداد للحريق
حالة إمتداد لزمان بدون

زمن...
أنا حالة من انساني...
بعد التفتيح...
أنا نشأ... أنا نشأ... أنا نشأ...
حتى إشعار آخر
.....
.....
وبكل فخر!

Discordance

Je suis ainsi...
blanc parfois brun
vêtu d'une cape en pleine chaleur
et d'un chapeau sous la pluie
replié dans mes sensations
et je rêve d'un pays
d'une mélodie
du soleil
du clair de lune
je suis ainsi...
être universel
porteur de mille noms
avec tous les ajouts
avec toutes les abréviations
porteur de mille identités
et nombres
et pourtant je n'en ai aucune
sur ma carte d'identité... des repères peu clairs
dans un tableau surréaliste
je suis très spécial
je suis discordance

Je suis une réalité incontournable
pour certains indésirable
pour d'autres
toujours un objet de recherche
voire incompréhensible
amer pour certains... sans saveur pour d'autres
de temps en temps je suis tout à la fois...
ou alors rien du tout
Croisé, Phénicien, Arabe
Palestinien, Cananéen, terroriste
Arabe de l'intérieur¹...c'est ainsi que je m'appelle

¹ Un Arabe qui est resté à l'intérieur des frontières de 1948, lors de la fondation de l'État d'Israël.

et personne ne m'invite jamais à entrer
et il n'y a rien à faire
pourtant je suis une réalité
malgré, malgré
l'état d'alerte
le dégoût
le fait historique que l'on met dans une case
la condition d'un homme errant
d'une carte de plastique
à une autre
de l'hallucination
à la schizophrénie...
j'appartiens à la diaspora blanche
et mon temps est aussi faux que le lieu
et ma présence est ma diaspora
scandaleuse, flagrante
de temps en temps... triste et silencieuse
mon café est si amer
et si sucré
mes paroles sont indéfinies
je suis moi-même
avec moi-même... sans boussole
je suis discordance

Je crois en une seule patrie
et en une femme différente de toutes les autres
son sein est un lit de jasmin
ses cheveux flottent
depuis les hauteurs du Mont-Carmel
jusqu'à l'entrée du port
ses yeux... deux yeux
un œil dans un pays captif
l'autre dans la ville de la Vierge²
son corps a le parfum
des fleurs d'oranger sur le rivage
femme qui porte en ses entrailles
un nouveau rêve

² La ville de Nazareth d'où Marie est originaire.

une houe à la main
une presse à olives
du basilic des collines... et un stylo
mes enfants...
l'aîné parti en exil
le second parti en exil
le troisième parti en exil
le quatrième et le cinquième
ainsi que le sixième
et moi je vole parmi les pigeons
entre la maison
et la vision des nuages
épris d'errance et de voyage
je voltige sur place
ainsi...
je suis discordance

Personnellement je ne cherche ni les gros titres
ni les photos
je ne suis pas un soldat au palais du roi
et je n'aspire pas aux médailles des généraux
mes rêves sont ordinaires
dans un pays impossible
le journal n'est rien de plus
qu'un titre
ou quelque nouvelle
sur des gens et des gens qui
dansent... s'habillent...
se distraient... mangent...
sautent... s'amusent...
dans le désordre

Et moi !!!
je n'ai rien qui m'appartienne
je n'ai pas de rue... non, je n'ai pas d'immeubles
je n'ai pas de puits de pétrole
pas même un baril
je n'ai pas de terres

ou quoi que ce soit d'autre ici
ni nuit ni poussière
ni arbres
je n'ai pas de jour ni de rivières
ou de lune
je n'ai rien
d'autre qu'une maison dans le rêve d'un djinn
qui se retourne pour briser sa lampe³

Je voyage vers mon être exilé
sur une terre qui nie le soleil et les étoiles
dans un espace
qui nie mes rêves
dispersés sur les surfaces de la lumière
des pétales de violettes autour du cou
je voyage
je recueille de nouvelles lois
... de manière absurde
et je porte ma maison dans mes bagages
bien que la rue me renie
comme le regard des gens et le khamsin
je me retrouve
accusé dans toutes les situations
qui est le coupable ? qui est l'innocent ?
peu importe !
toutes les définitions... ne sont qu'illusion
je me retrouve
devant les violations
pendant qu'on les compte de droite à gauche
en face de la porte de la mer
présence dépouillée
de l'illusion du temps
qui me porte comme un fœtus au troisième trimestre
pour que je peigne le ciel à l'horizon
d'oiseaux couleur « lilas »
j'ai tout ce dont j'ai besoin
tout l'amour

³ Allusion à la lampe d'Aladin.

je suis l'essence des fleurs de grenadier
l'essence de la propagation du feu
l'essence de la propagation du temps sans
le temps...
je suis un état humain
après correction
je suis discordance... je suis discordance... je suis discordance
jusqu'à nouvel ordre
Et avec fierté !

traduit de l'arabe par Cécile Oumbani

Jawdat Eid, (né en 1970) est un écrivain et un poète de Nazareth. Il vit à Haïfa en Israël. Eid a publié de nombreux livres pour enfants, ainsi que des recueils de nouvelles, de poèmes et de prose. Il a reçu de nombreux prix et bourses dans les domaines de la littérature, du travail social et de l'éducation. En 2009, il a créé « Bustan », qui est dédié aux projets culturels et à la littérature pour enfants. Il est titulaire d'un doctorat en Sciences de l'Éducation, d'un Master en travail social et un certificat de psychologie. Il donne des conférences sur l'éducation, la littérature, la psychologie et les sciences sociales.

Publier ensemble des poèmes israéliens et palestiniens

par Cécile Oumhani

Nous étions quelques membres du comité directeur du PEN Club à évoquer ce jour-là notre accablement face à la guerre en cours au Proche-Orient, après les atrocités du 7 octobre. L'idée nous est venue de publier ensemble des poèmes israéliens et palestiniens, pour exprimer l'ardeur de notre désir de paix. Quelque temps auparavant, j'avais entendu parler de l'anthologie que prépare la poète israélienne Gili Haïmovich. Le livre s'intitulera *Under our ruptured sky*. Lorsque je l'ai contactée pour lui parler de notre souhait, elle m'a envoyé trois courts poèmes d'elle, ainsi que celui de Jawdat Eid, poète palestinien, que les lecteurs ont pu lire ci-dessus. Ils sont extraits de ce livre à paraître.

J'ai aussi demandé à Gili Haimovich de raconter comment est née cette anthologie. Voici son témoignage :

« L'idée de cette anthologie m'est venue dès les jours qui ont suivi les massacres du Hamas le 7 octobre et leurs conséquences, avec la guerre Israël-Hamas à Gaza. Nos vies ont été marquées par une rupture aussi imprévisible que brutale, au-delà de l'imaginable, avec l'holocauste et les pogroms comme seules références possibles. En même temps, alors que je fuyais les roquettes avec mes filles, je me suis rendu compte que, malgré toutes ces atrocités, je ne pourrais jamais choisir la violence comme moyen de me protéger, ma famille et moi. La situation était terrible et au début, je ne savais pas si nous allions vivre ou mourir. Outre survivre, j'ai compris que j'avais un choix à faire. Je pouvais décider quelle trace je voulais laisser quand tout cela serait terminé. Alors, ceci est ma trace, la contribution qui est la mienne et d'une certaine façon, elle représente plus que de donner de la nourriture ou de l'argent, ce que nous avons fait aussi.

J'avais contacté Pablo Poblète. Sa détermination à publier une anthologie de poésie en soutien à l'Ukraine m'avait touchée. Il m'avait aussi témoigné beaucoup de compassion lors des massacres et j'ai senti que je pouvais lui faire confiance, contrairement à d'autres qui m'ont choquée avec leurs déclarations en faveur du Hamas ou leurs propos antisémites. J'ai senti que je pouvais me fier à lui et il me soutient dans ma volonté de ne pas restreindre l'anthologie à un seul camp. J'ai décidé que je voulais aller plus loin et l'élargir au-delà des Palestiniens et des Israéliens, en incluant des poètes de contextes géographiques et biographiques différents. Nous

communiquions par *Messenger*, pendant qu'au milieu des sirènes, je fuyais les roquettes, je m'occupais de mes enfants, qui n'avaient plus d'école au début.

En ce qui concerne le choix des poètes, la façon dont nous nous sommes mis en contact et dont nous avons communiqué, tout cela est un autre chapitre. Certains seront considérés comme des ennemis d'Israël, d'autres sont endeuillés, parce qu'ils ont perdu des proches, ou parce que ces proches sont otages dans l'inconnu à Gaza. C'est un voyage, parfois fragile, prudent et pourtant il reflète avec éclat l'espoir que porte cette anthologie. »

Alexeï Navalny : l'homme qui a dit non.

par Fulvio Caccia

Je viens d'apprendre la mort d'Alexandre Navalny, à 47 ans, dans sa prison de Sibérie. Sa disparition me touche et m'attriste comme si je perdais un être proche. Et il l'était en vérité. À force de braver le sort comme il l'a fait jusqu'ici, j'avais fini par le croire immortel ou du moins suffisamment fort pour résister à l'incarcération du régime poutinien. On le savait malade et mal soigné, on le savait à l'isolement et souffrant des pires sévices, mais il n'empêche que je voulais croire qu'il s'en sortirait. Je voulais croire que sa prison du cercle arctique était suffisamment éloignée des cercles du pouvoir central pour que ses geôliers ou du moins l'un d'entre eux, prenant conscience de sa valeur, adouciraient les conditions de sa détention ; je voulais croire que la « baraka » qui l'avait sauvé jusqu'ici était encore de son côté pour assurer la transition du peuple russe vers un régime authentiquement démocratique et pacifié : comme ce fut le cas pour Vaclav Havel, trente ans plus tôt. Je voulais croire que sa volonté de fer, son courage, le protégeraient comme un bouclier invisible. Mais j'ai été naïf, je me suis trompé ; ce n'était qu'un homme, après tout. Un homme ordinaire. Un homme, c'est fort et fragile à la fois. Un homme, on peut l'avilir, on peut le blesser et on peut le tuer.

Il y a quelque chose de christique dans son combat qu'il convient de saluer avec la dignité que son geste requiert. Il a incarné une chose de plus grand que lui, plus grand que la cause qu'il défendait, plus grand que l'homme.

« C'est sa vanité » rétorqueront les cyniques et ils seront nombreux bientôt en Europe à pérorer qu'il « l'avait bien cherché ». Ces lâches se dépêcheront de travestir son courage en témérité ; à permuter sa force en folie douce, voire en délire pathétique ; eux qui rêvent, comme naguère de la « glorieuse revanche des opprimés » qui se targuent d'être du bon côté de l'Histoire en feignant d'ignorer qu'ils sont les idiots utiles des autocrates, trop contents d'instrumentaliser pour leur seul bénéfice le ressentiment des exclus de la terre.

Cette compromission n'est pas nouvelle : elle a accompagné le combat contre les inégalités depuis la nuit des temps. Dans les replis des révoltes, drapés dans leurs certitudes d'opprimés, surgissent les futurs tyrans. Les révolutions sont des pépinières de despotes. Aujourd'hui, nul ne peut l'ignorer.

Et pourtant, nous faisons semblant de ne pas le savoir. Certains, parmi les plus « militants », se font fort d'accabler « l'Occident » de tous les maux et rêvent qu'à son tour la France bascule à l'extrême droite. Par son indifférence et son arrogance libérale, n'est-il pas la cause de tout ce qui arrive ? Cette tartuferie doit cesser.

Il faut avoir le courage de dire non, comme l'a fait Alexeï Navalny et reconnaître ses ennemis pour ce qu'ils sont : des complices, des lâches et des assassins.

I. P. Couliano – la dernière victime...

par Ara Alexandre Shishmanian

Le professeur I. P. Couliano (Ioan Petru Culianu, 1950-1991), historien des religions disciple de Mircea Eliade, émigré de Roumanie en 1972, établi à Chicago en 1986, est le premier universitaire à avoir été assassiné par une police politique post-communiste sur le sol des États-Unis.

Les « aveux » dissimulés du président

Vu le cadre même du crime (perpétré le 21 mai 1991² dans les toilettes du 3^{ème} étage de la Divinity School, à l'Université de Chicago, institution où le professeur enseignait depuis quelques années), et la « technique » de la mise à mort (par balle tirée derrière la tête), l'« herméneutique » du meurtre – fournie deux semaines après, avec l'éclat de la plus pure abjection, par le président roumain de l'époque, Ion Iliescu, lors d'une conférence de presse télévisée et radiodiffusée, donnée le 7 juin 1991 – indique clairement un assassinat politique aux relents satanistes, visant surtout l'abaissement, l'avilissement de la victime³.

En effet, Ion Iliescu affirmait, avec les agrammatismes, les mensonges et la langue de bois de rigueur en pareilles circonstances, surtout chez un leader communiste et post-communiste :

« On fait de nombreuses spéculations au sujet des réserves manifestées par les États-Unis ainsi que par d'autres pays occidentaux à notre égard... Quelles que soient les difficultés auxquelles nous nous voyons

² Par une étrange coïncidence, le même jour où, en Inde, était assassiné Rajiv Gandhi.

³ La date, déjà, était tout sauf indifférente. En effet, comme le professeur Anthony Yu l'avait bien compris, l'assassinat de Culianu se laissait lire comme un meurtre rituel, le 21 mai coïncidant avec le jour de la fête de sa mère: «*The date of the crime was ritually significant: May 21 in the Orthodox Church is Saint Helen's and Constantine's Day, Culianu's mother's name day. The name day in Orthodoxy commemorates a person's baptism into the sacred realm. During Ioan's years of exile, his mail was routinely delayed and opened, but for nineteen years the card he had sent his mother on her name day always arrived promptly and unopened. (...) A murder site is a text, and Culianu's colleague Anthony Yu analyzed the bathroom locale of his close friend's murder. "It was ritually significant. It conveys symbolic and physical humiliation, stain, impurity, a most profane site to end a life... In fact, I've often wondered if it was a cult killing"*» (apud Ted Anton, *Eros, magic and the murder of Professor Culianu*, Northwestern University Press, Evanston, 1996, p. 250 : désormais abrégé EMMPC). À cela il faut ajouter la remarque du poète et essayiste Andrei Codrescu: «*Such disinformation was a "trademark of Securitate", according to Andrei Codrescu. The humiliating manner of the murder, and the choice of a lesser known figure whose disappearance would confuse and demoralize opponents, was another trademark. Culianu's harassment, combined with the disinformation after the crime, at the very least merited government response*» (apud Ted Anton, *ibid.*, p. 276).

confrontés durant certaines périodes de notre histoire, nous nous dirigeons, de façon irréversible, vers la démocratie, parce que telle est la volonté du peuple roumain, telle est son option et non pour faire plaisir à d'autres. Mais, à ce sujet, s'avèrent significatives les réflexions d'un haut dignitaire américain (sic !?), qui a été interrogé au sujet de ces choses (?), qui en se référant aux soi-disant "services" rendus à la Roumanie par **certains de ses citoyens qui dénigrent le pays au-dehors** [n.s.], disait que de tous les cas de paranoïa qu'il connaissait, la variante roumaine lui semblait la plus grave. Et, entre autres, il se référait aussi au cas de Culianu, le professeur tué à Chicago, ancien collaborateur de Mircea Eliade, au sujet duquel il a dit qu'il était un exemple d'un tel comportement de certains cercles roumains à l'étranger, inclusivement les déclarations de l'ex-général Pacepa qu'il voyait la main de la Securitate dans sa mise à mort ».⁴

On apprend donc que pour le président roumain post-communiste Ion Iliescu, il y a certains « dénigreur » du pays dont les critiques « au-dehors » sont telles qu'ils sont même devenus un « *exemple d'un tel comportement* » – sans doute hautement blâmable – avec mention nominative à I. P. Couliano, au point que des rumeurs – justifiées, dirait-on ! – se font jour pour accuser la Securitate de leur assassinat – à juste titre donc, puisqu'ils sont coupables ! En ayant l'air de s'indigner, comme face à de fausses accusations, le président offusqué, en fait, les confirme. Et surtout, affiche clairement le mobile du crime : les critiques de Couliano à l'étranger, à l'adresse du pouvoir roumain auto-proclamé en décembre 1989. Il s'agit de la suite d'articles que le professeur de Chicago a publiés durant près de 18 mois, sous le titre de rubrique *Scoptophilia*, dans le journal new-yorkais *Lumea Liberă românească* (*Le Monde Libre roumain*), dont un visait nominativement le président Ion Iliescu, vu comme héritier direct de Nicolae Ceaușescu⁵.

Les « hypothèses » insidieuses

Mais était-ce suffisant ? Il paraît que non, puisque le 13 juin de la même année, une semaine à peine après la conférence de presse présidentielle, on passait à la radio (sur la chaîne 1 de Radio Bucarest, au cours de l'émission "24 heures") une

⁴ Voir notre étude "Les sept transgressions de Ioan Petru Culianu. Fractals, destin et herméneutique religieuse", dans *Les cahiers «Psychanodia»*, N° 1, Mai 2011, n. 120 (désormais en ligne sur <https://adshishma.net/Publications-Accueil.html>). Les textes cités à partir de sources en roumain sont donnés dans notre traduction.

⁵ Il s'agit de l'article *Dialogul morților* (*Le dialogue des morts*) qui met en scène les deux personnages complices.

correspondance de Mircea Podină concernant l'enquête. Il est difficile d'imaginer un plus complet amalgame entre la contamination typologique des « textes » de l'assassinat (propositionnel, virtuel, réel) et la perversion des fonctions sémiotiques, caractéristique pour cette technique de multiplication des variantes qui, tout en déstructurant la lecture de surface par le brouillage des pistes, et en renforçant le message sous-jacent, sélectionne les lecteurs eux-mêmes (cibles virtuelles du texte réel du crime)⁶.

En effet, en mentionnant des soi-disant « *sources de l'émigration roumaine* » – car il ne peut être question d'une véritable référence, vu son caractère nébuleux et invérifiable – ou en faisant appel, tout simplement, à « l'on dit », Mircea Podină énumère trois causes de l'assassinat :

1. Des recherches que le professeur Couliano aurait entreprises au sujet d'organisations secrètes des légionnaires aux États-Unis, parmi lesquelles celle qui s'intitule "Les Fils d'Avram Iancu", entraînant de la sorte la réaction violente des organisations respectives ;
2. Le rôle que le professeur Couliano aurait joué dans l'organisation de la visite du roi Michel I de Roumanie à l'Université de Chicago, l'idée étant que le rapprochement entre le professeur et l'ancien souverain et sa famille aurait pu déranger des milieux politiques, non précisés ; enfin,
3. En invoquant « *le dernier numéro* » du « *journal Lumea Liberă Românească édité à New York* » (désormais abrégé LLR), numéro abandonné au même vague référentiel que ses autres « sources », le correspondant nous révèle, chose connue de tout le monde, « *que le professeur Culianu était fiancé à Mlle Hillary Wiesner (...) qu'il devait épouser en août* ». On se demande quel rapport aurait pu entretenir ce mariage avec le crime particulièrement odieux, que le professeur Anthony Yu avait interprété dans le sens d'un crime rituel. Jalousie ? Que nenni ! Car : « *À cause de ce mariage, le professeur a consenti à passer au judaïsme, ce qui, apprécie la publication précitée, aurait pu signifier pour l'assassin un parricide moral post-mortem à l'encontre du père spirituel (...) Mircea Eliade* » !

Une affaire de religion ?

On entre, avec cette troisième « hypothèse », dans la galaxie du plus pur antisémitisme, aggravé par cette formule ignoble et absurde entre toutes de « *parricide moral post-mortem à l'encontre du père spirituel Mircea Eliade* ». Sinon, il va sans dire qu'on

⁶ Pour cette typologie des « textes » de l'assassinat, voir encore notre étude citée à la note 3 ci-dessus.

a affaire là à une « hypothèse » fondée sur une autre et réduite, de ce fait, quasiment à néant, vu le caractère invérifiable de la supposée conversion de Couliano au judaïsme. Vraisemblablement, il s'agit, plutôt, d'une opération d'intoxication mise en œuvre par les « sémioticiens du crime » qui semblent avoir misé sur le substrat antisémite et sur la désinformation probable de bon nombre des lecteurs éventuels du « texte » de l'assassinat. Ainsi, l'intoxication consiste ici non seulement dans le contenu de l'information, à la limite, calomnieuse, mais aussi dans son « cadre de crédibilité » ou, si l'on veut, dans sa source, puisque l'attribution par M. Podină au journal *LLR* – périodique new-yorkais auquel avait collaboré Couliano⁷ – de l'idée de sa conversion au judaïsme, ce qui « *aurait pu signifier pour l'assassin (?) un parricide moral post-mortem à l'encontre du père spirituel (...) Mircea Eliade* », est, tout simplement, fausse⁸.

On retrouve, ainsi, une astuce constante chez les sémioticiens du crime, à savoir celle de s'abriter derrière des sources fictives (ou plus ou moins habilement falsifiées), choisies dans le « camp de crédibilité » de la victime (ainsi, « *le haut dignitaire américain* » fictif, le rapport falsifié de la police de Chicago, la fausse appréciation attribuée à *LLR*)⁹.

Détail supplémentaire, insidieux jusqu'aux confins de l'abject :

« Après l'assassinat, elle [Hillary Wiesner] a pris de l'appartement de M. Culianu trois sacs dont on ignore le contenu. En même temps, elle est la bénéficiaire d'une police d'assurance-vie du professeur, évaluée à 150 000 \$. Elle avait un compte commun avec lui en valeur de 90 000 \$ ».

Il s'agit là d'une technique jouant sur la désinformation, voire carrément sur l'ignorance du public visé, combinant le vague insinuant, limite calomnieux, des références – car toutes ces manœuvres serpentines existent par le *ton* seulement, quand il ne s'agit carrément d'une téméraire falsification – avec les préjugés supposés

⁷ Il s'agit de la rubrique *Scoptophilia* à travers laquelle Culianu avait exercé, pendant plus de 11 mois (entre le 6 janvier et le 22 décembre 1990), un « voyeurisme » politico-culturel, fort dérangent pour certains milieux politiques post-communistes roumains ainsi que, surtout, pour la plus bête des « intelligences », la Securitate. Le lecteur roumanophone peut avoir accès à la prose politique de Culianu en lisant *Păcatul împotriva spiritului* (Le péché contre l'esprit), éditions Nemira, 1999.

⁸ Cf. Dragomir Costineanu, « Les mystères de la mort de I.P. Culianu », dans *Lupta/Le Combat*, n° 211/7 octobre, 1993 (en roumain).

⁹ L'obsession des « sémioticiens du crime » de contrôler non seulement le signe émis mais surtout son code de lecture, voire sa trajectoire interprétative, ainsi que, plus communément dans un sens, la trajectoire de l'enquête, transparaît de l'impertinente offre de collaboration faite au FBI par Virgil Măgureanu, le directeur de l'époque du Service Roumain d'Information (SRI), offre qui cachait mal, sous l'ironie et même l'arrogance de surface, l'inquiétude de profondeur (v. notre article « Masca și mesajul. Bilanțul unei morți anunțate » / « Le masque et le message. Le bilan d'une mort annoncée », dans *Écrits critiques et politiques, 1980-2022, Les Cahiers « Psychanodia »*, n° 3, Mai-Juin, 2022, p. 86 – à lire sur le site <https://adshishma.net/Publications-Accueil.html>).

du lecteur, auxquels on fait appel d'un air entendu, air qui gomme, en quelque sorte, les éventuels doutes, parfaitement légitimes par ailleurs, concernant la fiabilité des sources. Résulte de tout cela un halo de bassesse partagée qui approfondit le « crime » religieux supposé par une implication crapuleuse, confortant encore plus le cliché antisémite. Veut-on même impliquer par-là que Hillary Wiesner, la fiancée de Couliano, aurait été personnellement impliquée dans l'assassinat ? Aussi absurde qu'elle puisse paraître, il faut dire que l'idée a bien été véhiculée pendant un temps. En tout cas, au moment des faits Hillary Wiesner se trouvait en Angleterre, à Cambridge, si mon souvenir est bon !

« Les Fils d'Avram Iancu »...

Revenons à la première thèse avancée par le correspondant, celle concernant les recherches soi-disant entreprises par le professeur Couliano « *au sujet d'une série d'organisations secrètes des légionnaires des États-Unis, parmi lesquelles celle qui s'intitule Les Fils d'Avram Iancu, entraînant de la sorte la réaction violente des organisations respectives* ». Cela aurait, du moins en apparence, l'air un peu plus cohérent. Le problème est que « Les Fils... » en question, comme les autres, ne sont que des masques de la Securitate elle-même, créés par celle-ci précisément pour mieux camoufler ses opérations criminelles.

Quant aux prétendues recherches entreprises par Couliano au sujet de ces fameuses « *organisations secrètes de légionnaires* », les choses sont un peu plus compliquées et pour les éclaircir nous nous permettons de citer un passage de notre étude susmentionnée :

« En Juin 1990, suite à un article publié dans l'hebdomadaire italien Panorama¹⁰, Culianu devint la cible de menaces et d'attaques aussi bien téléphoniques qu'écrites¹¹. Le 13 Juin de la même année le président de la Roumanie, Ion Iliescu, déclenchait la 3^e et certainement la plus sanglante "minériade" et dix jours plus tard, en réponse aux atrocités commises par les mineurs (sinon par les agents de la Securitate déguisés en "gueules noires" pour les besoins de la cause) Culianu initiait, à son tour, le "sériel journalistique" Scoptophilia. Ce fut le signal d'une remarquable intensification de la "sémiotique de la menace" à laquelle l'avaient déjà exposé ses prises de position antérieures. Les "correspondants", d'ailleurs, n'étaient pas, comme on aurait pu s'y

¹⁰ I.P. Culianu, "La realta? Sono due", *Panorama*, le 3 juin, 1990, p. 107.

¹¹ Cf. Ted Anton, *EMMPC* (op. cit. note 2), p. 194 ; v. aussi G. Casadio, "Ioan Petru Couliano et la contradiction", dans *Ascension et hypostases initiatiques de l'âme. Mystique et eschatologie à travers les traditions religieuses*, Phōs, 2006, pp. 33-34 (désormais en ligne sur le site <https://adshishma.net/Publications-Accueil.html>).

attendre et comme c'était arrivé dans le cas d'autres opposants visés par la Securitate, des "instituteurs" indignés ou des "bons citoyens" en colère, mais deux organisations politico-terroristes : Vatra Românească (l'Âtre Roumain) et Fiii lui Avram Iancu (les Fils d'Avram Iancu)¹². Sans doute, même s'il s'avère, maintenant, presque impossible de connaître le contenu exact de ces lettres¹³, on peut reconstituer, du moins en partie, leur teneur d'après certaines déclarations, particulièrement agressives, des autorités roumaines de l'époque et en fonction de quelques articles de Scotoptophilia – notamment "Patriote ?" – qui semblent contenir les répliques à peine codées de Culianu »¹⁴.

¹² Pour Vatra Românească voir notre étude citée à la note 3, § 2.2.3.2. Quant aux « Fils... », il s'agit d'une organisation terroriste d'avant la « révolution » roumaine, créée par la Securitate, dont le but était l'intimidation, voire parfois la suppression des opposants de l'Exil roumain. « *Securitate often invented fascist groups to threaten exiles, and German journalist Richard Wagner traced "the Sons of Avram Iancu" directly to it* » (Ted Anton, *EMMPC*, p. 206). D'ailleurs, « les Fils d'Avram Iancu » n'était ni la seule, ni même la plus ancienne organisation terroriste fascisante créée par la Securitate à l'encontre de l'émigration roumaine et, notamment, à l'encontre de Radio Free Europe : « *Plusieurs lettres de menaces lui furent également envoyées (à Émile Georgescu, journaliste à RFE n.n.), l'avertissant qu'il serait tué et sa maison incendiée s'il poursuivait ses activités au service de ses "patrons juifs". Ces lettres semblaient émaner d'une aile terroriste de l'organisation fasciste en exil, la Garde de Fer, et étaient signées "Groupe V". Bien entendu, le Groupe V avait été inventé de toutes pièces par le DIE (Département des Informations Externes n.n.). Pour le rendre plus crédible, des lettres similaires furent envoyées à d'autres roumains vivant à l'Ouest : Noël Bernard, ancien responsable du Département roumain de Radio Free Europe, très populaire en Roumanie grâce à sa critique acerbe du régime, Paul Goma et Virgil Tănase, deux dissidents très actifs installés en France, l'ancien roi Michel de Roumanie, exilé en Suisse, et le célèbre écrivain Eugène Ionesco, membre de l'Académie française. Une opération de chantage fut également tentée, visant à forcer Georgescu à démissionner "volontairement" de son poste en échange d'un visa de sortie pour sa vieille mère, qui vivait encore à Bucarest (...) Bucarest n'a jamais réussi à compromettre Emil Georgescu, qui a continué à diffuser ses féroces critiques de Ceaușescu. Le matin du 28 juillet 1981, Georgescu fut frappé de vingt-deux coups de couteau par deux trafiquants français alors qu'il quittait son domicile munichois. Le rapport annuel du ministère de l'Intérieur allemand présentant les actions les plus importantes du Bundesamt für Verfassungsschutz publié en 1983 précise : "La victime a pu être sauvée grâce à l'arrivée rapide des secours. Les malfaiteurs ont été arrêtés et condamnés à plusieurs années de prison. Ils ont obstinément refusé de révéler l'identité de ceux qui avaient commandité le meurtre. Après cette tentative malheureuse, il semble que d'autres agents de Roumanie aient été chargés de liquider l'émigré roumain une fois pour toutes"* » (Ion Mihai Pacepa, *Horizons rouges*, 1988, p. 126).

Le parallélisme des deux cas – Émile Georgescu et Culianu – tant sur le plan "sémiotique" que méthodologique est tellement évident qu'il devient quasiment inutile qu'on s'y attarde. En effet, non seulement le scénario des lettres de menace envoyées par une organisation fascisante créée pour les besoins de la cause par la Securitate, suivies d'une tentative d'assassinat – manquée temporairement dans un cas, réussie d'emblée dans l'autre – concordent, mais l'on retrouve, en plus, le même halo d'excitation antisémite autour de la victime potentielle. À vrai dire, seule l'arme du crime diffère ! (cf. notre op.cit., *ibid.* n. 86).

¹³ La plupart détruites par Culianu lui-même qui, soit par mépris, surtout au début, soit par anxiété (progressivement), a constamment refusé de mettre au courant la police américaine des menaces dont il faisait l'objet, et cela malgré les conseils réitérés de ses amis. La meilleure définition de cette attitude, pour le moins ambivalente, appartient, d'ailleurs, à la fiancée de Culianu, Mlle Hillary Wiesner : « *Il avait la logique du magicien. Il pensait : "Si je déchire et détruis rituellement ces papiers, les circonstances qui guettent derrière eux vont être neutralisées"* » (Ted Anton, *EMMPC*, p. 206).

¹⁴ Cf. notre étude citée à la note 3, § 2.2.3.3. Dans son ouvrage susmentionné (note 2) Ted Anton précise : « *When they [I.P. Culiano et Hillary Wiesner, n.n.] came back to Boston he found more letters forwarded by Lumea Liberă. He called his friend Dorin Tudoran. "The letters were similar to those I received," Tudoran said, "from a group claiming to be the Sons of Avram Iancu." Hatchets, large knives, and dripping blood decorated the page, which promised: "Our arms will hit those who accept wages to profane their nation, and we will put them to sleep in disgrace forever."* » (*EMMPC*, p. 206). Donc des haches, des couteaux et des gouttes de sang

La visite du roi Michel à Chicago

Cela peut paraître curieux que nous ayons choisi de placer en dernière position la deuxième « hypothèse » de Mircea Podină. À vrai dire, la raison en est fort simple puisque : à la différence des deux autres, simples insinuations et commérages à teneur antisémite, celle-ci renferme un noyau tragiquement véridique. En effet, il y a des éléments concrets prouvant que le rôle joué par le professeur Couliano dans l'organisation de la visite du roi Michel à l'Université de Chicago avait bien dérangé certains milieux politiques, même si le correspondant de Radio Bucarest se garde bien de dire qu'il s'agissait du gouvernement post-communiste roumain lui-même, présidé par nul autre que Ion Iliescu, le commanditaire plus que probable de l'assassinat – surtout si l'on tient compte de sa fort agressive conférence de presse du 7 juin 1991 que nous avons citée au début. En effet, le président craignait comme la peste le renforcement du prestige politique de l'ancien roi, qu'il avait fait expulser sur son ordre exprès par deux fois déjà, lors de visites triomphales en Roumanie après 1989, alors qu'Iliescu lui-même tirait sa « légitimité » à la tête de l'État de falsifications électorales et d'un ensemble de techniques, limite génocidaires, combinant les « minériades » et les attaques terroristes¹⁵.

De quoi s'agit-il ? Voyons de plus près quelques faits. Le 2 avril, au cours d'un déjeuner, Couliano avoua à Frances Gamwell, l'épouse de l'ancien doyen de la *Divinity School*, Chris Gamwell, qu'il était poursuivi. Onze jours plus tard, dans la nuit du samedi, 13 avril, alors qu'il participait à une collecte de fonds en faveur du roi Michel de Roumanie, en visite à l'Université de Chicago, Couliano se fit presque agresser par un inconnu. L'étrange événement se passa dans le hall du Drake Hotel de Chicago – comme il allait le raconter à son ami, le Professeur Moshe Idel de l'Université

associés à une rhétorique de la trahison de la patrie... Voilà pour les « recherches » de Ioan Petru Culianu concernant cette « série d'organisations secrètes des légionnaires des États-Unis, parmi lesquelles celle qui s'intitule "Les Fils d'Avram Iancu" ».

Quant à Avram Iancu lui-même, duquel se revendiquent ces bâtards criminels, il s'agit d'un foudroyant révolutionnaire, avocat de formation, organisateur et chef de la révolution de 1848 en Transylvanie, de loin la plus énergique et la plus efficace des trois révolutions roumaines de l'époque, vu qu'elle a duré jusqu'en 1849, malgré le fait que Kossuth avait refusé l'alliance avec les révolutionnaires roumains. Finalement, ç'a été un « mensonge impérial », celui du très jeune François-Joseph – mensonge qui faisait suite à un autre, du même genre, celui du « despote éclairé » Josèphe II (en 1784) contre un autre révolutionnaire roumain, Horea – qui a permis l'étouffement de la révolution. Horea, lui, a été roué ; sans subir de supplice, Avram Iancu est devenu, tout simplement, fou. Visiblement, rouer les gens était passé de mode.

¹⁵ Cette histoire des « terroristes », la plupart du temps des *snipers* qui frappaient et disparaissaient comme venus de nulle part, a longtemps obsédé les media roumains, jusqu'à ce qu'une émission sur la chaîne ARTE ait fini par apporter des lumières complètement inattendues sur le sujet, impliquant, curieusement, plusieurs services secrets étrangers, occidentaux ou (encore) soviétiques. Or, si la présence des derniers n'avait en soi rien de surprenant, les « aveux », parfois frappants de franchise froide, des premiers (faut-il dans ce cas aussi parler de « compensation aléthique » ?) avaient de quoi étonner. Quant au rôle joué par la falsification informatique dans le processus électoral roumain, voir notre article "Qui-pro-quo" dans *Les cahiers « Psychanodia »* n° 3, à lire (en roumain) sur le site <https://adshishma.net/Publications-Accueil.html>.

Hébraïque de Jérusalem – un endroit plutôt bizarre, pullulant de figures suspectes. L'individu, dont le pardessus faisait une bosse, en recouvrant à peine quelque chose qui ressemblait fort à une arme, cachée, selon toute vraisemblance, dans la poche intérieure de son veston, le poussa contre le mur, tout en proférant des menaces de mort. « *Il m'a dit que si j'allais soutenir le roi, ils me tueraient* » (n.s.)¹⁶.

Le sens de la manœuvre se dévoile à l'occasion de deux points supplémentaires dans les « scénarios » avancés par Mircea Podină, appelons-les 4 et 5, bien qu'il s'agisse, en réalité, d'un passage plutôt homogène que nous allons donner ci-dessous :

« 4. Ajoutons encore que les recherches sont, en vérité, considérablement gênées par des rumeurs et des accusations sans fondement, fait qui a déterminé le FBI à entraîner aussi dans les efforts de solutionner le cas un agent parlant le roumain.

5. Enfin, la conclusion qui s'impose à ce stade des recherches, conclusion qui a été confirmée catégoriquement par le département de la Police de Chicago, est qu'il ne peut pas être question d'une quelconque implication des services secrets roumains dans ce malheureux cas »¹⁷.

À partir de cela tout devient parfaitement clair. Les « *rumeurs et les accusations sans fondement* » qui avaient « *en vérité, considérablement gêné* » l'enquête, déterminant le FBI « *à entraîner aussi dans les efforts de solutionner le cas un agent parlant le roumain* », sont, bien entendu, les rumeurs et les accusations visant l'innocente Securitate, opprimée et persécutée comme toujours par un exil roumain friand d'absurdes ragots (même s'il faut considérer la conférence de presse du président Iliescu comme une regrettable boulette). Évidemment, « *la conclusion qui s'impose à ce stade des recherches, conclusion qui a été confirmée catégoriquement par le département de la Police de Chicago, est qu'il ne peut pas être question d'une quelconque implication des services secrets roumains dans ce malheureux cas* ».

« *D'où provient cette insistance obsessionnelle de disculper la Securitate ?* » s'interroge, à juste titre, dans son article suscité, M. Dragomir Costineanu.

« Le crime de lèse-Eminescu »

Peut-être la meilleure réponse à cette question est fournie par un autre texte, plus précisément un article publié le 28 février 1992 dans ce qu'on pourrait appeler sans hésitation l'officieux de la Securitate, le journal d'extrême extrême-droite *România*

¹⁶ *Apud* Ted Anton, *EMMPC* (cité n. 2), pp. 232-233 ; v. aussi notre étude (op. cit. note 3), n. 105.

¹⁷ *Apud* D. Costineanu (*art. cit.* note 4).

Mare (La Grande Roumanie), journal dégénéré et dirigé ou plutôt *führerisé* par le cousin politique de Vladimir Jirinovski, double roumain aggravé de Jean Marie Le Pen : Corneliu Vadim Tudor, inspirateur probable de Nicolas Sarkozy (les deux avaient sympathisé à l'occasion d'une visite en Roumanie du président français, qui lui avait emprunté, en l'adaptant, la fameuse formule des *Kärcher*¹⁸).

L'article était paru sous le titre, déjà suggestif par son ineptie criminelle, de "Crima lez-Eminescu" (Le crime de lèze-Eminescu)¹⁹. Cette infamie, car c'en est précisément une, représente d'ailleurs la plus conséquente et, certainement, la plus désespérée tentative de la Securitate de salir – maintenant, plus de trente ans après, nous pouvons le dire, hagiographie oblige, de *profaner* – la mémoire de Ioan Petru Couliano, et en même temps, de récupérer une sémiotique du crime que ses organisateurs sentaient trop bien leur glisser d'entre les mains.

Si auparavant nous avions eu affaire à des techniques de désinformation et d'intoxication, somme toute, plutôt communes, bien plus choquantes par l'implication, dans la défense de l'« honneur » d'une police politique depuis longtemps compromise, des plus hautes autorités de l'État, notamment du président de la Roumanie, M. Ion Iliescu ; et si par sa correspondance radiophonique, M. Podină parvenait bien plus à confirmer de forts légitimes soupçons que de laver l'image à jamais salie de la plus bête « intelligence » de la planète, pour reprendre le titre d'un des articles de Couliano²⁰ – dans l'article publié dans le journal de Corneliu Vadim Tudor nous découvrons une forme particulièrement abjecte de « revendication criminelle ».

En effet, la dégénérescence sémiotique, d'ailleurs inévitable, du « texte du crime », combinée à la perte progressive du contrôle médiatique de cette fort ténébreuse affaire, ont déterminé la Securitate à passer, d'un discours non dépourvu d'agressivité

¹⁸ Avec cette petite différence que si M. Sarkozy envisageait utiliser les nettoyeurs en question exclusivement contre ce qu'il appelait fort délicatement la « racaille » dont il comptait débarrasser les Français, C.V.T., bien plus radical, menaçait de gouverner, en cas d'arrivée au pouvoir, « à la mitrailleuse ». *Kärcher*, mitrailleuse – le contraste demeure, quand-même, saisissant (démocratie oblige...).

¹⁹ Ineptie sans doute criminelle car, comme nous l'avons montré en détail, Mihai Eminescu, indubitablement le plus grand poète des Roumains, figure astrale de rebelle romantique, avait aussi, en son temps, été assassiné par la forme monarchique de ce qu'allait devenir le totalitarisme moderne roumain (*Les Cahiers « Psychanodia »* n° 4, juin 2023, sur <https://adshishma.net/Publications-Accueil.html>, ainsi que, désormais, *La Lettre du PEN Club français* n° 38, pp. 8-20).

²⁰ "Cea mai proastă inteligență" ("La plus bête intelligence"), article en deux parties, publié successivement dans *Lumea liberă românească*, n° 94, 21 juillet 1990 et n° 96, 28 juillet 1990 (repris dans *Păcatul împotriva spiritului* (Le péché contre l'esprit), éditions Nemira, 1999, pp. 99-104). Pour mieux saisir l'esprit du texte, nous nous permettons de donner une petite citation, assez éclairante : « *L'une des innombrables – mais non des moins importantes – raisons pour laquelle la Roumanie aspire à un lieu unique dans le monde est son service d'intelligence. Car on peut affirmer sans hésiter : la Roumanie se trouve à la première place en ce qui concerne la bêtise de son Intelligence* » (art.cit. p. 99). Faut-il encore s'étonner qu'après s'être fait si durement insulter, l'« intelligence » en question ait voulu prendre, intellectuellement parlant, sa revanche par une balle ?!

mais essayant de respecter, plus ou moins, les conventions d'un processus de communication construit d'affirmations fondées sur des sources fictives, il est vrai, et de déclarations calomnieuses inventées de toutes pièces, sans doute, mais s'efforçant encore de conserver le cadre vide d'une polémique politique même ignare, ridicule et grotesque, à une langue de bois aggravée par un délire nationaliste thanato-scatologique au sens littéral du terme.

On retrouve, avec cet article, la structure volontairement profanatrice du « texte de l'assassinat », déjà défini comme un possible « crime rituel », porteur d'une souillure à la fois symbolique et physique de la victime. Très simplement, il s'agit d'un transfert, celui de la scatologie ritualisée de l'acte à la scatologie pseudo-judiciaire de la parole, en fantasmant un code inexistant, grossièrement inspiré d'après l'ancien *crimen laesae majestatis* et représentant, en tant que tel, *un inqualifiable acte de sycophantisme anti-culturel*. En fin de compte, plus que d'une transcription langagière de l'acte, plus même que d'un décodage et d'une glose du crime, il s'agit, ici, d'un *aveu* et, d'une manière encore plus décisive, *d'une apologie du crime* : une sorte de « lynchage sacré » au nom de la nation.

Essayons de trancher dans cette charogne de syllabes quelques quartiers purulents d'infamie (nous précisons que les majuscules comme les minuscules ainsi que les éventuels soulèvements sont dans le texte):

«...il est impossible de passer sous silence, **si l'on est roumain**, l'abominable crime commis par le pygmée de Chicago (...) CONTRE LA CULTURE ROUMAINE (...) Mais le crime le plus affreux du réfugié au mégapolis des gangsters nous est divulgué, avec une paradoxale sérénité de complice, par Dorin Tudoran²¹ dans une apologie nauséabonde dédiée à cet excrément sur lequel on n'a pas tiré suffisamment d'eau dans le Water Closet létal que le destin semble lui avoir préparé : nous allons citer quelques phrases du panégyrique épreint rédigé par d.t. et qui sont autant d'injures de paranoïaque [on a l'impression d'avoir déjà rencontré ce terme quelque part, on dirait dans la conférence de presse du président Ion Iliescu, n.n.] à l'adresse de la Roumanie et de son génie national, l'inégalable Eminescu... Autrement dit, le salaud de Chicago nous reproche le fait qu'Eminescu nous a appris à aimer notre pays comme le don le plus précieux que nous ayons reçu avec la vie. Selon l'opinion fermentée dans le cerveau fécaloïde de Culianu (sic!!!), Eminescu et seulement Eminescu serait coupable du

²¹ Poète et journaliste roumain, à l'époque opposant du régime communiste de Ceaușescu et post-communiste de Ion Iliescu.

fait que les Roumains souffrent de patriotisme qui serait une “maladie psychique”. Par conséquent (...), Culianu rêvait, pour nous guérir du patriotisme, d’une thérapie de choc, tout comme (...) s’en sont guéris depuis longtemps certains transfuges, ainsi que d’autres, non exilés encore qui, par leur présence ici, souillent la terre sur laquelle ils marchent [on reconnaît ici aisément « les citoyens qui dénigrent le pays au-dehors » ainsi que « les cercles roumains à l’étranger », dénoncés par la conférence de presse iliescienne, cf. supra, n.n.]. Tous, ils s’estiment les subordonnés privilégiés de ceux qui visent à transformer la Roumanie en une sorte de colonie divisée [là le langage devient carrément poutinien, évidemment avant la lettre, n.n.], pour mieux asseoir la mainmise des magnats de la “super-métropole” à laquelle ils se sont vendus ».

Cette utilisation d’une « axiologie » nationaliste et, bien entendu, religieuse passablement hystérique, constituant une sémiotique de la justification du crime, semble documenter le passage d’une idéologie totalitaire néo-communiste, à une espèce de fondamentalisme fascisant, expression d’une dictature particulièrement revancharde du ressentiment.

Corneliu Vadim Tudor (1949-2015), l’auteur plus que probable de ces inepties²², s’est vu par la suite suspendre son immunité parlementaire, ayant été inculpé dans 18 procès différents.

D’autres fables imaginées plus tard sur le compte de Couliano – dépouillées de cet acharnement psychopathe et de cette scatologie rituelle macabre, qui combinent calomnies et ragots aux injures les plus grotesques, le tout traversé par une indéniable pulsion coprophagique – ont dégringolé ensuite au sous-niveau d’un sensationnalisme idiot de roman de gare²³.

La « sémiotique du crime »

En plus d’un brillant historien des religions, et d’un journaliste politique redoutable, comme il s’est avéré dans sa série *Scoptophilia*, Couliano était aussi un remarquable prosateur. Or cette irruption du totalitarisme par le crime dans une sphère qui aurait dû lui demeurer absolument inabordable, celle des écrivains en tant que

²² Bien que le signataire de l’article soit un certain Leonard Gavrilu, traducteur en roumain de Freud. Interrogé par M. Ted Anton au sujet de ce texte, Leonard Gavrilu a nié en être l’auteur, bien qu’il ait dû, dans des conditions mal éclaircies, prêter son nom à cette ignominie. Pour plus d’éléments voir notre étude citée note 3, n. 146.

²³ Voir notre étude citée note 3, n. 147.

pneumatophores, pour n'être pas tout à fait la première, s'avérait et la plus brutale et la plus choquante par son incroyable vilenie. Pourtant, il ne s'agissait pas de ma première expérience que je pourrais qualifier comme personnelle et malheureusement traumatisante avec l'assassinat d'un écrivain. Mais plutôt de la première qui, tant par ma maturité acquise que par le cadre circonstanciel sensiblement plus flexible – je me trouvais, après tout, en France et non dans la Roumanie à peine post-communiste, bien que, le cas de Couliano le prouvait amplement, cela ne me mettait pas vraiment à l'abri de certains risques – m'ouvrait une possibilité plausible de réagir, et de réagir analytiquement. En effet, l'indignation ne vaut pas grand-chose sans un réel mûrissement de la compréhension, de la capacité de transformer le simple cri en élucidation des raisons et des méthodes sous-jacentes, sans quoi les sophismes de la « sémiotique du crime » risquent de vous égarer.

Car, après tout, tout est bataille d'image dans la version actuelle de ce bas monde, qu'il s'agisse d'assassinats ou de guerres, peut-être de guerres plus encore. Tant les bombardements de la propagande et de l'info-propagande sont simultanés, même si pas tout à fait concomitants, de la propagande des bombes. Oh ! je n'en doute pas, on finira par contempler l'Apocalypse à la télé jusqu'à la dernière seconde !... Pour passer ensuite au grand *show* eschatologique, quelle qu'en soit la forme...

Marin Preda – le plus haï des écrivains

par Ara Alexandre Shishmanian

Le « dossier Marin Preda »

La mort du grand prosateur Marin Preda (1922-1980) fut, comme d'autres crimes politiques en Roumanie, officiellement attribuée à l'alcool. Le peu d'éléments qui ont pu filtrer dans le rapport médico-légal, tenu secret et découvert près de vingt ans après dans les archives de la Procuration, indique pourtant clairement, dans ses conclusions, « une mort violente », notamment « par étouffement », mentionnant également des contusions et des plaies au visage, et des tâches noires et violacées sur le buste (marques peut-être d'instruments de torture).

Ce rapport, ainsi que les déclarations et récits divers inclus dans la soi-disant « enquête » (y compris des notes issues des dossiers de la police et de la Securitate), bien que souvent partiels, confus et contradictoires, sont aujourd'hui connus grâce à l'investigation approfondie de la journaliste et écrivaine Mariana Sipoș (*Dosarul Marin Preda / Le dossier Marin Preda*, Bucarest, 1999, 2017). Les pièces réunies et analysées dans ce livre montrent sans conteste qu'il s'agit d'un assassinat politique. « Motivé » – si jamais une motivation du crime peut être invoquée – par la parution, seulement trois mois auparavant, et l'immense succès de librairie du dernier roman de l'écrivain, la trilogie *Cel mai iubit dintre pământeni* (*Le plus aimé des terriens*) : « le roman qui lui a provoqué, en fait, la mort », comme l'a déclaré quelque part le critique et académicien Eugen Simion.²⁴

Ce chef d'œuvre (hélas, non traduit en français) est un livre réaliste autant que symbolique, dont le personnage principal – un philosophe ex-prisonnier politique des années 50-60, non réhabilité, devenu, d'universitaire, chef d'une équipe de dératization urbaine (!...) – dénonce les atrocités et les aberrations du système. Il y a des écrits dont la critique et la vérité dérangent, au point que leurs auteurs sont menacés de mort – comme l'a été, on le découvre d'après certains témoignages, Marin Preda – et finalement bel et bien tués, sans que jamais, des décennies après, les responsables, commanditaires et exécutants, ne soient inquiétés, et qu'aucune véritable enquête pénale n'aboutisse. Situation standard pour la Roumanie, où – pour nous limiter à la période d'après-guerre – ni les responsables de la mort du poète

²⁴ Dans *Portretul scriitorului îndrăgostit. Marin Preda* / «Le portrait de l'écrivain amoureux : M.P.», Editura MNLR, 2010, p. 163.

Nicolae Labiş, ni ceux de l'assassinat de Ioan Petru Culianu n'ont été mis en cause à ce jour, ni officiellement dénoncés.

Les « déclarations des témoins »

Pour estimer la validité méthodologique des « déclarations » versées au dossier reconstitué par Mme Mariana Sipoş, il faut dire avant tout que certaines sont écrites, sur des formulaires-type, de la main même de l'enquêteur qui les enregistre et les contresigne – et dans ce cas, elles contredisent les déclarations autographes, sur papier libre, du même déposant (c'est par exemple le cas de la double déclaration « manuscrite » du poète Virgil Mazilescu) ; d'autres, dactylographiées, semblent carrément dictées à un greffier par le meneur de l'enquête, tant le style et les fautes de langue sont impensables sous la plume d'un écrivain, même quand il est mis sous pression pour témoigner d'un certain scénario préétabli. Il semble évident que de telles déclarations sont construites de fond en comble par les enquêteurs, avec ou parfois même sans la contribution des déposants...

D'autre part, toujours dans un esprit d'analyse méthodologique, on constate que les différentes déclarations (que nous ne reprenons pas ici, nous les avons citées et analysées ailleurs²⁵) constituent autant de mini-scénarios, dont les variantes confuses et contradictoires portent sur tous les points de détail factuels : l'heure d'arrivée de l'écrivain, le 15 mai 1980, au palais Mogoşoaia, où il a été découvert mort le lendemain en fin de matinée, la personne du chauffeur du taxi qui l'y a amené (qui apparaît tantôt comme connaissant fort bien l'écrivain, tantôt comme ne sachant pas à qui il avait affaire), l'identité du gardien qui l'a réceptionné à la résidence (qui change de nom selon les déclarations), le fait, une fois amené dans sa chambre, d'avoir ou non demandé à manger, le fait d'avoir eu ou non des coulées de sang sur son visage à ce même moment, l'heure où l'écrivain serait descendu de sa chambre, l'état où il se serait trouvé à ce moment-là, les personnes avec qui il aurait été à table dans le restaurant, la quantité et la nature de la boisson qu'il aurait absorbée à cette occasion, l'heure où il se serait retiré, enfin, la position où on l'aurait retrouvé en milieu – ou en fin – de matinée... (tombé du lit ? assis sur son lit ? couché sur le dos ? en pyjama, où habillé de son manteau ?).

Tous ces « faits » sont tellement flous dans les différentes relations, qu'on sent bien le manque d'assurance, le tâtonnement, l'embarras même des « déposants » face à une injonction sous-jacente leur intimant l'ordre de faire croire que Preda était arrivé la veille du décès, « *en état avancé d'ébriété* », et qu'au cours de la nuit il avait encore bu au restaurant du palais. Ce sont là les deux pivots communs de tous ces scénarios,

²⁵ Voir notre livre numérique *Totalitarisme et littérature (II). Une nouvelle synthèse sur les crimes d'État en Roumanie* (Les Cahiers « Psychanodia » n° 4, juin 2023, sur <https://adshishma.net/Publications-Accueil.html>).

autrement divagant chacun à sa guise, tant il est difficile d'inventer des détails concrets pour des faits irréels, comme il est difficile de complètement gommer des faits réels. Ainsi les bruits entendus dans sa chambre, selon le témoignage crucial de l'écrivaine Sânziana Pop, qui donne la description la plus saisissante au moins d'une partie de ce qui a dû se passer durant cette nuit du 15 vers le 16 mai 1980²⁶ :

« J'ai quitté la maison de création Mogoșoaia quelques mois seulement avant la mort tragique et stupide de Marin Preda. Stupide ? Il aurait suffi, rien qu'en apercevant les gardiens qui avaient été de service la nuit du drame, pour comprendre que le diagnostic officiel du décès par asphyxie mécanique était un conte à dormir debout. Les gardiens n'étaient pas tristes. Ils étaient terrorisés. Ils ressemblaient aux noirs jugés par les tribunaux du Ku-Klux-Klan. **La nuit du drame on a entendu des coups très forts dans le plancher.** » (n.s.)

En tout cas, selon le témoignage du jour même que je détiens de la bouche du philosophe, helléniste et éminescologue Petru Creția (1927-1997), qui m'a raconté avoir vu Marin Preda se faire déposer à Mogoșoaia par un taxi au petit matin, et se faire soutenir sinon traîner vers l'immeuble par deux gardiens de la résidence (d'où les bruits entendus de sa chambre), l'écrivain n'était pas arrivé la veille au soir et n'avait pas passé la nuit à boire au restaurant avec ses collègues écrivains... Il avait dû sans doute passer sa nuit ailleurs, en tout autre compagnie, d'où les traces de violence sur son visage et son corps, constatées dans le rapport médico-légal, et il a été amené dans sa chambre à la fin de la nuit, à l'instance de la mort sinon déjà décédé.

Deux éléments, dans la sémantique contextuelle des déclarations, révèlent la non-pertinence, sinon la fausseté de celles-ci.

Le premier élément de discours révélateur est – au-delà de toutes les confusions et contradictions qui caractérisent les pièces du dossier – un syntagme immuable, présent inmanquablement dans toutes les déclarations, avec des variantes minimales, uniquement de topique : Preda aurait été, pour toutes et pour tous, non pas tout simplement ivre, mais « *dans un état avancé d'ébriété* », respectivement « *dans un état d'ébriété avancée* ». Voilà ce qui tranche avec les ambiguïtés et met tout le monde d'accord ! Gardiens, serveuses, restaurateurs, taximen, écrivaines et écrivains, poètes et poétesses, sculpteur et peintre, tout ce beau monde multiculturel parle de la même façon et désigne par la même formule administrative-policière un état qui, si réel, aurait été évoqué autrement dans le langage propre de chacun, de manière plus

²⁶ Non inclus dans les documents de la soi-disant enquête, ce témoignage a été publié dans le journal *Seara / Le Soir*, du 5/6 août 1991, p. 4, et a été reproduit dans Mariana Sipoș, *Dosarul Marin Preda (viața și moartea unui scriitor în anchete, procese-verbale, arhive ale Securității, mărturii și foto-documente)* ("Le dossier Marin Preda (la vie et la mort d'un écrivain dans les enquêtes, procès-verbaux, archives de la Securitate, témoignages et photo-documents)"), Éditions Eikon, 2017, p. 181.

colorée, plus personnelle... (bien grisé, ivre mort, marchant sur quatre chemins, etc. etc.) Mais non ! Il était « *dans un état avancé d'ébriété* » (avec la variante topique respective) ! On pense immédiatement, en constatant la constance de cette formule, à cette « signature du crime » que repère, dans les différentes dépositions, le juge joué par Jean-Louis Trintignant dans le célèbre film « Z » de Costa Gavras, comme étant en fait un élément de scénario dicté aux « témoins » par le meneur du conclave des généraux tueurs : « *il a surgi souple et féroce comme un tigre !* » Oui, dans notre cas, la formule toute faite, introduite dans toutes les déclarations, est une signature du crime. Et d'ailleurs, une constante de système : la victime doit être rabaissée, en général, accusée d'alcoolisme, par exemple.

Rappelons-nous que la même formule « *dans un état avancé d'ébriété* », apparaissait aussi dans des « déclarations » visant à accréditer le décès par accident – et de sa faute ! – du jeune poète Nicolae Labiş (qui pourtant a bien notifié dans ses confessions faites à l'ami Imré Portik sur son lit de mort : « *Je n'étais pas ivre... Je ne suis pas tombé, on m'a poussé par derrière...* »).²⁷ Rappelons-nous aussi que la même étiquette visant un prétendu alcoolisme était apposée, à côté d'autres « vices » et « maladies mentales » inventées, sur l'image du grand poète Mihai Eminescu, dont le portrait calomnieux était censé, dans le cadre même d'un soi-disant rapport d'autopsie, couvrir le décès prématuré et brutal !...²⁸

Le second indice révélateur consiste dans le double scénario de l'épisode de l'arrivée à Mogoşoaia. Dans l'un, Preda est parti de son bureau, aux éditions Cartea Românească, dont il était le directeur, le soir autour de 21h, avec un taxi dont le chauffeur le connaissait bien car il l'avait souvent pris en charge pour l'amener à Mogoşoaia, trajet qui lui était donc parfaitement familier, et qui normalement durait environ 15 minutes ; l'écrivain y serait pourtant arrivé... bien plus d'une heure après ! (entre 22h et 23h selon les déclarations). Dans l'autre scénario, le prétendu chauffeur de taxi ne sait pas comment arriver au palais Mogoşoaia (ce qui est fort peu crédible) et ne connaît même pas Marin Preda – il l'apprend en s'arrêtant pour demander son chemin à des officiers de police, dans un commissariat, officiers qui, *eux*, reconnaissent l'écrivain et indiquent le trajet au taximan égaré, qui passe pourtant encore un long moment à chercher le palais dans la petite commune de banlieue !... (pour y arriver, d'après lui, autour de 22h30).

Tout se passe comme s'il y avait eu en fait deux chauffeurs : l'un, qui l'aurait pris à son bureau à 21h pour l'amener à Mogoşoaia, était un habituel, connaissant l'écrivain ainsi que sa résidence, mais pour des raisons et dans des circonstances sur lesquelles on n'a aucun élément, il n'est pas parvenu à le déposer à sa destination, on dirait que

²⁷ Voir op. cit, (*Les Cahiers « Psychanodia »* n° 4, juin 2023, sur <https://adshishma.net/Publications-Accueil.html> ainsi que, désormais, *La Lettre du PEN Club français* n° 38, pp. 21-27.

²⁸ Voir op. cit. (*ibid.*) et *La Lettre du PEN Club français* n° 38, pp. 8-20.

son client a été « intercepté » en route ; l'autre, totalement étranger à la personne et aux habitudes de l'écrivain, a pu le charger, à une heure très avancée dans la nuit, peut-être dans ledit commissariat de police, où l'écrivain, manifestement dans un état qui le rendait incapable de parler pour lui expliquer le trajet, lui a été livré tel un ballot à transporter vers une destination que de toute manière le chauffeur ne connaissait pas (était-il réellement chauffeur de taxi ? peut-être juste le chauffeur du commissariat...). L'arrivée à Mogoșoaia après moult détours se situerait alors, en réalité, vers le petit matin du 16 mai – comme l'avait constaté Petru Creția – et non la veille.

Les contradictions dont est tissée la déclaration du « chauffeur » nous semblent donc représenter en fait deux scénarios distincts, non pas alternatifs mais complémentaires, l'un suivant l'autre dans la chronologie des événements et expliquant ainsi le grand laps de temps – en réalité, toute une nuit – entre le départ du bureau, le soir, et le moment réel de l'arrivée à la résidence, avec la révélation d'un passage entre temps par un commissariat de police... (c'est là, probablement, qu'a eu lieu la maltraitance qui a entraîné inévitablement le décès).

Comme le reconstituait fort pertinemment le poète et écrivain Ion Caraion (1923-1986), dans un article basé sur ses notes de l'époque, publié posthume²⁹ :

« Dans la nuit du 15 mai 1980 il a été amené là [au palais Mogoșoaia n.n.] par des inconnus, dans un état indescriptible, tout préparé et aux trois quarts emballé, pour qu'après quelques heures il arrive seul dans l'au-delà ».

Le rapport médico-légal

Notre reconstitution ci-dessus est la seule qui permette d'expliquer les traces de violence constatées sur le cadavre, dont atteste le rapport médico-légal – car vu ce qu'on peut y lire, on est loin d'être en présence d'un rapport d'autopsie (nous avons déjà vu ce même manque de professionnalisme dans le cas du soi-disant rapport d'autopsie concernant Mihai Eminescu – mais ici, on est quand même un siècle plus tard !). Tenu secret pendant la soi-disant enquête – vite bouclée au titre des « déclarations » ordonnancées pour faire créditer la mort par alcoolisme –, ce rapport a été découvert dans les archives et rendu public par l'investigation de l'écrivaine et journaliste Mariana Sipoș, dans son livre susmentionné.

Le document faisant office de « rapport médico-légal », sous la signature de distingués spécialistes (le Professeur Dr. M. Terbancea, médecin primaire légiste, et

²⁹ “Cîteva detalii despre uciderea lui Marin Preda” / Quelques détails sur l'assassinat de M. P., inclus dans le volume *Tristețe și cărți / Tristesse et livres*, Editura Fundației Culturale Române, Bucarest, 1995.

Dr. Constantin Rizescu, médecin légiste secondaire, à l'Institut Médico-Légal de Bucarest), commence avant tout par faire, on dirait, une synthèse des déclarations des « témoins » – comme si c'étaient *eux* qui faisaient l'objet de l'examen et non le *corps* de la victime !... On y retrouve donc les principaux éléments accréditant le scénario d'une arrivée de l'écrivain la veille, d'une nuit passée en partie à boire, d'une mort dans son lit, au milieu de son propre vomi : bref, un portrait répugnant de l'écrivain. La méthode, on la connaît déjà – on l'a vue aussi à l'œuvre, toujours sous couvert d'expertise médico-légale, avec Eminescu et Labiş ! Et apparaît aussi – il fallait s'y attendre ! – la formule magique que nous avons appelée signature du crime, comme un sceau : l'écrivain aurait été amené la veille au soir, « *en état avancé d'ébriété* » ! Mais malgré tout, dans sa partie « médicale », le rapport atteste clairement la « *mort violente* », notamment « *par étouffement avec un corps mou* », et fait état d'éléments descriptifs révélateurs, alors même qu'il comporte des manquements inacceptables dans un travail professionnel – notamment, aucun repérage scientifique de l'heure du décès d'après l'état de rigidité et de lividité du corps, aucune identification médicale de la nature et de la cause des plaies, tâches et colorations constatées, au niveau de la tête et du visage ainsi que sur le corps, aucun examen de laboratoire des fluides et des substances gélatineuses trouvés dans la bouche et les narines. Or ces éléments, que les spécialistes n'expliquent pas scientifiquement – alors qu'ils auraient pu et dû le faire – ne s'expliquent pas non plus par le scénario qu'ils nous ont débité dans la partie « témoignages », notamment, par... « *l'état avancé d'ébriété* » de la victime, ayant amené à un « *coma éthylique* », comme l'invoquent les légistes ! Mais la description, parfois, est plus parlante que les explications scientifiques... En voilà l'essentiel :

« Le 16.05.1980, autour de 12 heures, dans la chambre n° 6 du Pavillon C, sur le lit près de la fenêtre, la tête appuyée contre le tablier et le pilier du lit, est trouvé l'écrivain Marin Preda décédé, avec rigidité cadavérique installée. (...) »

Le cadavre appartient à un homme âgé de 55-56 ans, d'une taille de 170 cm., le tissu musculo-adipeux est bien représenté.

Les signes de la mort réelle : des lividités cadavériques présentes, de couleur rouge violacée, disposées sur les faces antéro-latérales du thorax et de l'abdomen sous formes de plaques grandes, parmi lesquelles quelques zones où la couleur des téguments se maintient (pâle). Les lividités sont présentes aussi sur les faces latérales des deux bras, sur toute la surface de l'avant-bras gauche, sur les faces antéro-

latérales des cuisses. Les lividités ne disparaissent pas à la pression digitale.

La rigidité cadavérique se maintient à toutes les articulations. La putréfaction n'a pas commencé.

Dans la région frontale gauche, à 1,5 cm au-dessus de l'arcade et à 4 cm hors de la ligne médiane se trouve une plaie en forme de demi-lune avec la concavité vers le bas, aux dimensions de 1,5/0,5 cm, couverte d'une croûte hématique épaisse, de couleur rouge-foncée. Les tissus alentour ne présentent pas de modifications.

À 3 cm au-dessus d'elle et à 2,5 cm hors de la ligne médiane se trouve une autre plaie ovale irrégulière, aux dimensions de 1,9/1,5 cm, le diamètre le plus long étant orienté transversalement, couverte d'une croûte hématique épaisse, de couleur rouge-foncée. Les tissus alentour ne présentent pas de modifications. Les deux lésions sont légèrement ombiliquées.

Au niveau de la lèvre supérieure, sur la muqueuse, para-commissurale gauche, se trouve une ecchymose rouge-violacée de 1/0,5 cm, aux tissus mous légèrement tuméfiés.

Signes de traitement médical : non constatés.

Signes divers : Les téguments du visage, les pavillons des oreilles, la muqueuse des lèvres, les ongles aux doigts des mains et des pieds ont une coloration violacée-bleuâtre. Sur le fond des lividités cadavériques au niveau du thorax, se trouvent de nombreuses formations de la taille d'une tête d'épingle jusqu'à celle des graines de lentille, de couleur violacée-noire.

La bouche est légèrement ouverte, la langue prolabée entre les arcades dentaires, de la cavité buccale s'étire une trace de liquide jaunâtre, sentant l'alcool. Dans les orifices nasaux se trouvent des bouchons de substance gélatineuse, de couleur jaune-grise. Les pupilles sont dilatées. La cornée, opacifiée. Sur la joue droite, commençant à l'angle externe de l'orbite jusqu'au lobe de l'oreille, se trouve une dépression en forme de fosse, large de 0,2 – 0,3 cm et profonde de 0,3 – 0,4 cm, sans modification des téguments alentours. »

Le rapport omet le minimum indispensable dans une expertise médico-légale : établir l'heure du décès. Avec un minimum de recherche d'information sur la toile, on

apprend que les lividités cadavériques installées, non sensibles à la pression digitale, à savoir, exactement comme celles constatées par les légistes, indiquent un décès depuis au moins 12 heures. Preda *ne pouvait donc pas* arriver à sa résidence du palais Mogoșoaia la veille à 22h30 et descendre de sa chambre pour boire au restaurant du palais entre minuit et 1h30, selon les déclarations ; il était probablement mort à cette heure-là, ailleurs, dans un endroit où le corps, jeté à terre gisant sur le ventre, est resté en cette position pendant des heures, puisque les lividités signalées sont sur les parties antérieures des bras, du thorax et des cuisses – et non sur les fesses et le dos, comme ç’aurait été le cas s’il était mort assis dans son lit, la tête en haut, ainsi qu’il a été découvert dans la matinée du 16 mai vers 12h.

La cause immédiate du décès est établie ainsi dans le rapport médico-légal: « *asphyxie mécanique par étouffement des orifices respiratoires avec un corps mou, possiblement lingerie de lit* » – autrement dit, un banal coussin maintenu de force sur le visage... – « *dans les conditions d’un coma éthylique* ». Ce codicille est voué à « adoucir » le scénario d’un étouffement volontaire par des mains criminelles, en introduisant subrepticement la possibilité d’une auto-suffocation, par aspiration de particules alimentaires provenant d’un vomissement – d’où la rumeur de la « *noyade dans son propre vomi* » – phénomène pouvant en effet se produire en cas de coma éthylique.

Mais, comme le Professeur Dr. Vladimir Belîș, directeur de l’Institut Médico-légal de Bucarest, l’a confirmé en 1998 en analysant le rapport médico-légal mis à sa disposition par Mme Mariana Sipoș, d’une part, le degré d’alcoolémie, même si relativement important, n’était pas aussi élevé pour aboutir nécessairement à un coma éthylique, d’autre part, on n’avait pas retrouvé de particules alimentaires dans les voies respiratoires (au niveau de la trachée et des bronches) : donc, exit « *noyé dans son propre vomi* » ! D’ailleurs, l’épouse de l’écrivain, Mme Elena Preda, a relaté que ce qu’on lui avait présenté, lors de la découverte du corps, comme étant des traces de vomi sur le lit, lui a clairement semblé, par la couleur, plutôt une tache de sang coagulé. Enfin, Dr. Vladimir Belîș remarque pertinemment qu’un « *bouchage des orifices respiratoires avec un corps mou* » n’aurait pas pu « *provoquer les plaies, les tuméfactions, les ecchymoses* » sur le visage et la lèvre, et n’aurait éventuellement pu se produire par accident qu’en position couchée sur le ventre, la tête enfoncée dans le lit – or l’écrivain avait été trouvé sur le dos, la tête en haut, dégagée, « *appuyée sur le dossier et le pilier du lit* » : « *s’il s’agit d’une asphyxie mécanique, **elle n’est pas accidentelle*** ».

Sans doute, « *l’étouffement par un objet mou* » genre coussin par exemple, serait vraisemblable au cas où il se serait produit dans la chambre même de l’écrivain, après son arrivée, comme le Dr. Belîș semble l’impliquer. Or, les lividités cadavériques indiquent clairement un décès antérieur, se situant autour de minuit – une heure du matin. Et dans ce cas, le « *bouchage des orifices respiratoires avec un corps mou* » pourrait

s'expliquer précisément par les « *bouchons de substance gélatineuse, de couleur jaune-grise* » trouvés exclusivement « *dans les orifices nasaux* », et non dans les voies respiratoires comme cela aurait dû se passer en cas d'étouffement par le vomi. C'était cette « *substance gélatineuse* » intentionnellement non analysée, qui, introduite par l'extérieur, constituait donc le « *corps mou* » utilisé comme arme du crime, pour provoquer, justement, l'étouffement fatal. Mais, si tel a été réellement le cours des choses, pourquoi avoir recouru à une méthode somme toute plutôt laborieuse pour assassiner un écrivain ? Sans doute parce que c'était la plus commode manière pour forger la thèse officielle de la « *noyade dans son propre vomi* » !

On a pensé aussi – en tout premier lieu, des personnes de la famille de l'écrivain – à un empoisonnement, le poison ayant pu être mélangé à l'alcool. Cette thèse est également soutenue en 2002 par un médecin légiste, Dr. Șerban Milcoveanu (décédé en 2009 à 98 ans), notamment sur la base de la couleur faciale, qui indiquerait un empoisonnement au cyanure de potassium³⁰. Ce qui est peut-être un scénario complémentaire, les traces corporelles restant toujours témoins d'une violence physique extrême exercée sur la personne de l'écrivain.

Dans ce sens un élément non apparent dans la description médico-légale peut s'avérer décisif. Selon les témoignages réunis par Mme Mariana Sipoș dans son livre susmentionné, l'épouse de l'écrivain Ion Caraion, grand ami de Marin Preda et modèle, en quelque sorte, de son personnage Victor Petrini du roman *Le plus aimé des terriens*, a raconté qu'il a été conseillé à l'un de leurs amis médecins, par le légiste qui avait pratiqué l'examen médico-légal sur le corps de l'écrivain, de ne pas trop remuer cette affaire : il y avait donc des choses à cacher et à taire. Par ailleurs, un autre médecin leur aurait téléphoné pour leur dire qu'il était présent lorsque Marin Preda avait été amené à la morgue de l'Institut médico-légal, « *avec deux coups à la tête* » – ce que le rapport ne mentionne pas.

Le peu d'éléments présents dans ce rapport, corroborés avec la photographie mortuaire, et avec les indications sur les étranges « *têtes d'épingles* » et autres tâches sur le corps, les tuméfactions et plaies du visage, la coloration des ongles, les substances qui lui bouchaient les narines ou s'écoulaient de la bouche, tous cela trahit non seulement « *une mort violente* », mais probablement consécutive à des tortures. Il y a là comme un air de déjà vu : faut-il rappeler ici l'« *égratignure* » d'Eminescu, qui était en fait une plaie ouverte dans son crâne brisé, comme l'a prouvé le fragment de cerveau abîmé maculé de sang, apporté par un inconnu à deux jeunes médecins, Alexandru Tălășescu et Gheorghe Marinescu (le futur grand neurologue), ou, enfin,

³⁰ Son article est paru dans la revue *Lumea Magazin* de septembre 2002, qui ne m'a pas été accessible, mais qui est la source à laquelle se réfèrent d'autres auteurs : [Lucian P.](#) en 2009 ; [Paul B. Iertalan](#) en 2011 ; [I. Chircu](#) en 2013 ; le professeur [Ion Coja](#) en septembre 2020.

l'injonction faite aux jeunes médecins par leur professeur, le fort réputé Victor Babeș, de ne pas en parler ?!³¹

Oui, le témoin-corps, le plus fidèle... c'est lui qui fait mentir les déclarations des soi-disant témoins, regroupées dans des « enquêtes » officielles, et tous les scénarios bâtis autour par les enquêteurs eux-mêmes.

Le « sens » de l'assassinat

En tentant maintenant de déchiffrer le texte du crime, d'en révéler la syntaxe, d'en décrire le style, et d'en saisir le sens – ou l'objectif, si un terme aussi rationalisé que celui-ci pouvait convenir – nous constatons avant tout que le dossier des déclarations, toute cette embrouille de mini-scénarios confus, partiels, contradictoires, fonctionne comme un voile à double effet : de couvrir, cacher, et en même temps, de faire comprendre, en donnant des indices de ce qui s'est réellement passé. Pourquoi ?

Nous pensons que cette tactique, voire même cette stratégie, répond à l'un des « objectifs » que le pouvoir, en l'occurrence totalitaire, se propose : celui d'intimider. Il veut que le crime soit, techniquement parlant, indétectable en tant que tel (du moins, dans la mesure où c'est le pouvoir qui détient et manipule les moyens techniques de dépistage et donc il ne peut y avoir de contre-expertise) ; il veut, autrement dit, que le crime puisse, aux yeux du public, être facilement masqué en... accident, quelle qu'en soit les circonstances (une syncope médicalement indéfinie, un tramway importun, un excès d'alcool...). Mais, d'autre part, il veut (apparemment, comme tout tueur en série) que sa propre signature soit, sinon clairement affichée, du moins sensiblement perceptible pour tous, car c'est là où il manifeste son pouvoir sur ses « sujets », sa griffe du lion, ou plutôt du chacal ou de l'hyène, sa menace à peine voilée, menace que tout un chacun doit sentir et craindre, s'il ne veut pas finir comme l'« accidenté »... C'est une stratégie d'asservissement, de mise sous la chappe de la peur de toute une population – à grande échelle, le modèle stalinien – ou d'une catégorie d'humains – ceux, surtout, qui sont les plus remuants, ceux qui pensent librement, ceux qui créent sans se soucier de plaire au César ou au Jupiter du moment. Les écrivains, les artistes, les journalistes... Autrement dit, les hommes pour qui l'expression de la vérité compte plus que la vie.

Ainsi l'identité des assassins doit-elle apparaître simultanément, bien que non concomitamment, comme cachée et comme dévoilée, comme évidente et comme indémontrable. Dans les régimes où la violence de cette stratégie est plus feutrée, on parlerait d'hypocrisie, en se rappelant le moraliste : « *L'hypocrisie est un hommage que le vice rend à la vertu* » (La Rochefoucauld, dans une de ses *Maximes*). Mais ce n'est guère le cas en Roumanie : *à l'impossible nul n'est tenu*... Là, pas de masque. Le ricanement

³¹ Voir notre article indiqué à la note 3 ci-dessus.

du tueur est bien visible, car il se prévaut justement du fait qu'on ne puisse pas le confronter. Pourtant, corrompre et subjuguer par la terreur n'est finalement pas si productif que cela, l'histoire l'a prouvé.

Derrière cette stratégie, plus ou moins intentionnelle, il y a peut-être aussi une impulsion plus obscure, moins contrôlée, qui fait échapper aux criminels des éléments de vérité dans la texture de leurs mensonges, en produisant ainsi un mixage de contradictions et d'absurdités : c'est un phénomène que j'appellerais ***la compensation aléthéique***. Car il y a dans l'individu le plus corrompu, dans l'assassin le plus cynique, une structure profonde qui appelle désespérément à être vue, à se rendre visiblement présente, même si occultée par un rôle abject. C'est ce besoin structurel de vérité – faut-il l'appeler, en plaisantant, « conscience » ? – présent même dans le pire criminel, qui fait dire à Richard III sa fameuse « confession » (Shakespeare, acte V, scène III, vv. 178-207).

Reste enfin la question du mobile. Tuer, pour intimider, pour subjuguer, pour terroriser et se faire craindre – mais, à cause de quoi ? Qu'est-ce qui est en jeu ? Que représente la cible, pour vouloir ainsi l'écraser, en faire un exemple ?

Pour moi, la cause du crime est parfaitement claire : c'est l'œuvre elle-même. Car la littérature, celle de Marin Preda en particulier, est transgression spirituelle, hybris sublime de la connaissance visant la nue vérité existentielle et le dévoilement, parfois brutal, des mécanismes du pouvoir. À commencer par son premier roman, *Morometii* (saga familiale dont le nom est tiré – personne, me semble-t-il, ne l'a remarqué bien que le personnage principal, la figure du père, s'appelle précisément Ilie Moromete – de celui du célèbre héros (*Bogatyr*) des *bylines* russes Ilya Mouromets; de ce point de vue, le pluriel du patronyme n'est guère anodin!) ; ensuite, *Morometii II*, axé essentiellement sur ce pillage des terres paysannes qu'a été la « collectivisation », passant par *Intrusul / L'Intrus* – qui récupère et en un sens dépasse les enjeux de *L'Étranger* camusien – et par *Viața ca o pradă / La vie telle une proie*, pour culminer avec *Cel mai iubit dintre pământeni / Le plus aimé des terriens*.

Faut-il s'étonner alors que Marin Preda était, parmi les écrivains, celui que la Securitate haïssait le plus, plus même que le Soljénitsyne roumain, Paul Goma (1935-2020) !... Car si, à la limite, Paul Goma pouvait encore être expédié en exil comme un simple marginal sans beaucoup d'attaches dans *l'establishment* littéraire roumain, Marin Preda, lui, représentait, tant par sa littérature que par sa fonction de directeur de la plus grande et la plus influente maison d'éditions de Roumanie, Cartea Românească (Le Livre Roumain), le noyau même du système, l'irréductible « grand solitaire » de l'intérieur, exprimant viscéralement dans ses livres la répulsion devant la possibilité même de se conformer aux zombies et aux fantoches de l'« ère des

saland's » (la formule lui appartient), une mort à l'apparence de vie, une vie d'abus monstrueux et d'arbitraire scélérat.

Marin Preda, oui, en existant comme écrivain, il dénonçait ! (Il avait même menacé Ceaușescu de se suicider si celui-ci s'avisait de revenir au « réalisme socialiste », comme à une certaine époque « maoïsante » le dictateur en avait eu grande envie). Surtout dans ce dernier roman-fresque où tout était dit à partir non des positions de « l'homme révolté », mais de l'homme normal qui ne peut, dans les conditions données, presque malgré lui, QUE choisir la révolte. Le seul délit de Victor Petrini, son personnage, comme de lui-même, en tant qu'écrivain, étant de ne pas cesser, *de ne pouvoir cesser* d'être une *conscience libre*.

Or, c'est cela que s'avéraient incapables de lui « pardonner » les gouvernants communistes ! Eux, les déshumanisés, les aliénés, les damnés qui, tout d'un coup, se voyaient démasqués : ***se voyaient*** tout court ! Comme dans un miroir ! Rappelons le final de *l'Intrus*, qui sonnait déjà comme un avertissement :

« Adieu, les gars ! Vivez et travaillez dans votre nouvelle ville jusqu'à ce que vous lui donniez les vieillards dont elle manque, et ensuite, les morts qui puissent écouter dans le silence de leurs tombes la vie des héritiers. Et créez-vous les légendes qui vous conviennent. Moi, vous m'avez chassé et autant que cela vous importe, sachez que vous n'aurez pas mon pardon. Vous êtes affamés de vie, mais pas de bonheur, et votre seule chance est que vous n'êtes pas éternels et que d'autres, meilleurs, peut-être, viendront prendre votre place. N'espérez pas qu'ils vous épargneront ! »

Le fait, avéré, que le jour même du décès de l'écrivain, la Securitate a soustrait tous les manuscrits trouvés dans sa chambre au palais Mogoșoaia, ainsi que la valise aux manuscrits et documents que Marin Preda avait confiée un an avant sa mort à sa secrétaire, au siège de la maison d'éditions dont il était le directeur, avec consigne de la donner à son frère au cas où il lui arriverait malheur, ne prouve pas que le mobile du crime aurait été, comme dans quelque film d'espionnage, la récupération du précieux contenu de cette mallette. En l'occurrence, à part des lettres, son journal personnel, et des écrits, elle contenait aussi, selon Ion Caraion, quelques documents à valeur de preuve en vue de la préparation d'une suite à son roman *Delirul / Le délire*, visant notamment l'époque de l'installation du régime communiste en Roumanie.

L'enquête menée par Mme Mariana Sipoș révèle que des intrusions des services de la police secrète au siège de la maison d'éditions de Marin Preda avaient eu lieu bien avant, avec soustraction par effraction de manuscrits et documents, donc s'il s'agissait juste de les récupérer, la Securitate n'avait nul besoin d'en tuer le possesseur ! Même si le procédé anticipe en quelque sorte un braquage similaire, celui des disquettes et

de l'ordinateur de Ioan Petru Culianu, à son domicile de Chicago, 11 ans plus tard, braquage qui avait précédé de quelques jours l'assassinat du professeur... Le contenu de ces supports importait peu, ce qui comptait, c'était le message : soustraire à la victime ses objets personnels, le support de ses pensées, de ses écrits, est une étape annonciatrice de la suppression physique. Tout comme les menaces.

Et Preda en avait reçu, des menaces, comme en témoignent ses proches.

Quelques jours avant ce fatal 15 mai, selon le témoignage de Cornel Popescu (rédacteur en chef de la maison d'éditions Cartea Românească), l'écrivain recevait des représentants de la Procuration municipale dans son bureau, en présence aussi de son épouse, en relation avec une plainte qu'il venait de déposer pour harcèlement, surveillance et menace : une voiture rouge qui poursuivait partout sa femme et ses enfants, des coups de fils anonymes avec des menaces, insultes et injures. Terrorisé, Preda dit alors à son adjoint : « *Mon cher, ils vont tuer mes enfants !* » Il aurait reçu pourtant à cette occasion des assurances comme quoi « *le problème allait être résolu* » : il l'a été, en effet, quelques jours plus tard, par l'assassinat du plaignant !...

En tout cas, l'état de panique de l'écrivain allait persister après l'entrevue susmentionnée. Ainsi l'atteste un jeune écrivain de l'époque, Radu F. Alexandru, à qui Preda disait au téléphone, dans l'après-midi du 15 mai, la veille du crime : « *Mon petit, je suis un homme fini !* » Enfin, témoigne de cet état de terreur Ion Caraion, son ami de longue date, à qui l'écrivain avait téléphoné paniqué le 15 mai au soir vers 21h – sans doute, juste avant de commander le taxi pour se rendre à Mogoșoaia, quelques heures donc avant le crime et dans un état fort éloigné de l'« *ébriété avancée* » qui allait devenir le leitmotiv de l'enquête de la Securitate – pour lui demander de l'accueillir chez lui cette nuit-là (hélas le poète se préparait à déménager le lendemain et n'a pu le recevoir). Manifestement, Preda craignait, avec raison, pour sa vie.

Car ce qui irrite le pouvoir totalitaire et le pousse inmanquablement au crime c'est l'être même de l'écrivain, son existence qui se dresse en conscience libre et du coup, ses écrits, son expression la plus directe, son *être de mots* – et seulement ensuite, ses éventuelles activités.

Ainsi la valeur d'avertissement du crime est uniquement confirmée par la personnalité et l'œuvre de l'auteur de ce formidable roman : *Le plus aimé des terriens*. Par son assassinat, ont aussi été visés ses personnages – l'héroïque Ilie Moromete, l'utopiste désabusé et l'éternel intrus Călin Surupăceanu³² et, bien entendu, Victor

³² Pour l'étymologie du nom il ne faut sans doute pas recourir à *suru* ('gris'), appellatif prudent utilisé dans le roman par l'écrivain, mais au verbe *a surpa* – variante *surupa* ('renverser', 'faire crouler', 'détruire'), avec une évidente connotation politique. Non « l'homme révolté » mais le destructeur des mythes, celui qui fait tomber tous les masques. D'ailleurs, le prénom du personnage – Călin – complète en quelque sorte sa sémantique, en renvoyant à deux poèmes de Mihai Eminescu, *Călin, file din poveste* (*Călin, feuilles de conte de fée*) et *Călin nebunul* (*Călin le fou*), le premier, suggérant plutôt la dimension utopique du héros prédien, le second – son côté déstructurant antisystème.

Petrini lui-même – dont le modèle était le poète et écrivain Ion Caraion³³. Celui-ci allait d'ailleurs faire l'objet d'une « fatwa » morale suivie d'une longue campagne de dénigrement et calomnie, avant et après qu'il ait quitté le pays en 1981, visant à le briser définitivement (avec le résultat escompté, puisque le poète a fini par se suicider le 21 juillet 1986, dans son exil à Lausanne).

Ion Caraion était lui-même de ceux qui refusent de sombrer dans le magma de l'« ère des salauds ». Ainsi il écrivait, quelques jours après l'assassinat de Marin Preda³⁴ :

« ... il voulait vivre, mais pas n'importe comment. Pas n'importe comment. Pas à la manière des salauds. Pas comme une canaille. Ni ignoblement et sans lucidité. (...) Il n'y a que les imbéciles pour penser que persévérer à ne pas écraser et vendre aux enchères sa conscience, dans un siècle qui a tué la sienne, veut dire être naïf. (...) Ne pas survivre par l'abjection a toujours préoccupé Marin Preda, et, au sacrifice de sa propre vie, il a réussi. »

Avec Marin Preda était assassinée l'une de formes les plus structurées et les plus profondément individuées de la conscience collective roumaine – ou, pour dire les choses un peu trop pathétiquement peut-être mais au fond si simplement, *était assassiné moralement le peuple roumain*.

Il résulte aussi, des documents trouvés dans les archives de la Securitate et révélés par Mme Mariana Sipoș, que l'écrivain était sous surveillance depuis très longtemps, et qu'il était entré dans le viseur de la police politique dès 1952 – alors qu'il n'avait même pas encore publié son premier roman, *Moromeții*, mais seulement des nouvelles, qui jetaient un regard cru sur le monde paysan, tellement éloigné de la vision idyllique attendue ; l'une en particulier, *Desfășurarea / Le déploiement*, publiée justement en 1952, visait d'une manière assez équivoque la collectivisation de la paysannerie, sujet brûlant à l'époque. Un rapport secret de la Securitate préconise alors à l'encontre de l'écrivain l'« intégration à l'U.T. » (« unité de travail », désignant probablement, à l'époque, le fameux canal Danube-Mer Noire, sorte de goulag à ciel ouvert pour détenus politiques envoyés en « rééducation »). Des notes et rapports secrets de la Securitate le concernant, et attestant une surveillance rapprochée permanente, se concentrent ensuite en 1966, juste avant le roman qui démasque la violence de la collectivisation, *Moromeții II / Les Moromete, deuxième partie* : est préconisée alors, par un officier de la Securitate, l'installation d'écouteurs téléphoniques à son domicile.

³³ Le poète, mis sous accusation politique – alors qu'il avait été l'un des plus fervents écrivains antifascistes en Roumanie avant et pendant la guerre – a été emprisonné à deux reprises, 1950-1955 et 1958-1964, effectuant 11 ans de détention, dans les prisons de sinistre renommée Jilava, Gherla et Aiud, véritables camps d'extermination, au Canal Danube-Mer Noire, camp de travaux forcés, dans les mines de plomb, etc.

³⁴ Ion Caraion, „Ultima convorbire”, dans le journal *România Liberă / La Roumanie Libre*, n° 11059, lundi 19 mai 1980.

Puis, en 1971, après *L'Intrus*, le roman qui met en cause le système communiste dans son ensemble, a lieu un braquage en règle effectué par les agents de la police politique, dont la préparation minutieuse est bien documentée, avec soustraction de manuscrits et documents à son bureau, au siège de la maison d'éditions Cartea Românească, dont il était directeur depuis tout juste un an...

Internement, surveillance, confiscation – un trinôme vectoriel indispensable aux régimes totalitaires. Culminant en 1980 avec le quatrième terme, qui change la donne et achève le dôme : ***P'assassinat***, trois mois à peine après la parution du roman *Le plus aimé des terriens*.

Maintenant, le comble de l'horreur est quand on tombe, dans les documents exhumés, sur des notes d'instruction datées des deux-trois premiers jours après l'assassinat, ayant expressément comme objectif « *le positionnement intégral des films de l'enquête sur le terrain* », pour « *l'interprétation objective, en rapport avec les conclusions médico-légales, des circonstances du décès* ». Vu le contenu du rapport médico-légal, tel que décrit auparavant, on est en droit de penser qu'il s'agissait de recommander l'ajustement le plus plausible (« *objectif* ») entre le scénario des déclarations, en train de constitution (« *les circonstances* »), et les films réalisés sur le terrain (« *les conclusions médico-légales* ») : cela peut vouloir dire aussi que non seulement la découverte du cadavre, mais aussi le calvaire et la mise à mort de l'écrivain ont peut-être été filmés... En tout cas, cela suggère fortement que tout le dossier est construit artificiellement de manière à imposer une certaine vision des choses, par exemple, « interpréter » comme des lividités certaines traces pouvant indiquer des coups, des lésions ou une hémorragie interne – quitte à conserver des pièces secrètes (éventuellement détruites ultérieurement : aucun film, finalement, n'a pu être récupéré à ce jour). Ces notes nous semblent prouver également la tentative occulte mais directe d'influencer les médecins légistes.

Revenons à l'idée plus générale du mobile. Dans les dossiers de « mise sous surveillance » de l'écrivain, tenus secrets durant plusieurs décennies de sa carrière littéraire, on invoque – dès le rapport de 1952 – un « motif » : « *attitude hostile et liaisons suspectes* ». Une manière, typique à l'époque pour le régime communiste, de vouloir tout dire tout en ne disant rien.

En fait, quelle était la cause et donc, la cible de la surveillance, de la répression, et finalement, de la suppression physique de l'écrivain ? La conscience libre, non contaminée, représentée par un combattant de la plume : celle qu'abhorre, par un instinct obscur et inconscient, l'idiotie enragée de l'abjection totalitaire. Le contrôle et la suppression de la conscience libre, voilà la cause efficiente et la cause finale communes aux crimes d'État que nous avons évoqués. D'ailleurs l'État, même non explicitement totalitaire – car il y a une certaine dose d'arbitraire dans toute forme de

pouvoir politique, quelle qu'en soit l'étiquette – est le principal vecteur de la corruption et de la destruction des consciences. Rappelons encore l'adage de Culianu : « *il n'y a pas de pouvoir bon* »³⁵.

Si les manuscrits de Marin Preda ont été confisqués en même temps que sa personne était détruite, c'est encore un indice de la haine viscérale des pouvoirs envers la parole, dictant une volonté brute et brutale de tout faire taire, l'homme et son verbe, dans chaque trace de papier. Et de faire tarir, de faire taire, cet autre sang : l'écriture. Mais il s'agit après tout de régimes moribonds, ou pire, de charognes politiques en putréfaction, paniquant de cette étrange panique devant tout mot de vérité qui pulvérise leurs échafaudages criminels de nuit et de brume.

Le visage martyrisé de Marin Preda, que tout un chacun pouvait voir, grossièrement « réparé » et couvert d'environ un demi-centimètre de poudre rose bon marché, sans pouvoir camoufler vraiment la pommette gauche tuméfiée par les coups (probablement avec un poing américain), ni la lèvre supérieure écrasée de la même manière, rendait inutile, à nous, les quelques « pèlerins » qui tournions autour de son cercueil ouvert, tout autre éclaircissement supplémentaire. Comment douter d'ailleurs devant cet écrivain manifestement battu à mort et ensuite maquillé par les assassins eux-mêmes, devant cette horreur fardée, abjectement soulignée plus qu'occultée – oui, comment douter ?... Alors, je souris jaune, et je sens que sur mon visage pétrifié les larmes ne coulent pas, mais cuisent telles des abcès.

³⁵ I. P. Couliano, *Éros et magie à la Renaissance. 1484* (éd. Flammarion, Paris, 1984, deuxième partie : ch. IV – “Éros et magie”, pp. 147-150).

Deux poèmes

par Jean-François Ménard

Nos voix sont à l'oubli/ Femmes vie liberté

Comme perdrix blotties dans les orges en herbe
au soleil de l'hiver nous sommes à merci
d'anonymes cyclopes qui prennent les vies
le pain et l'eau Ne laissent que pleurs et chaos

Nul ne sait d'où viendra le malheur mais il vient
Chaque jour nos vergers nos prairies les villages
où couraient les enfants les chiens et les chevaux
les avenues les cours et nos murs font silence

Comme perdrix perdues dans les chaumes au vent
nous sommes les yeux clos en quête de visages
nous sommes sans ailleurs suspectes silhouettes
nous n'avons que la lune la nuit pour nos âmes

Nous avons pour nos fils le chagrin de leurs rêves
les refus du destin dans les yeux de nos filles
l'amertume de peuple au défi de survivre
Nos voix sont à l'oubli Qui pour leur faire écho ?

Nos pieds lèvent poussière et narguent peurs et brutes
à danser ocre et feu dans nos cheveux des roses
Nos corps seront toujours cavaliers des nuages
Ailes de papillons et vols d'oiseaux nos mains

Mais nos voix se perdent Qui pour leur faire écho ?

À Kiev ou Kaboul
Il ne s'entend plus d'oiseau
Ni si loin nos voix

Dans la fureur on écrase
La sauge et le tournesol

Au lever du jour
Avons-nous à nos fenêtres
Le même soleil
Que ceux qui peuvent mourir
Parce qu'ils croient en leurs rêves

Aux heures d'effroi
Quand le courage des peuples
Est notre salut
N'avons-nous que la tristesse
En partage dérisoire

Ou foi dans le cri
Nos portes et mains ouvertes
Pour Kaboul et Kiev
La force persévérante
De ceux qui croient aux étoiles

***Rose de Diarbékir* de Corinne Zarzavatdjian**

par Fabienne Leloup

Paris, éditions Les Presses de la Cité, 2023, 340 pages

Un hommage aux forces de Lumière

Il ne faut pas se méprendre sur le titre. D'origine arménienne, l'autrice et comédienne ne va pas nous raconter une histoire à l'eau de rose ni tomber dans la romance historique pour adolescentes en pleine effervescence hormonale. Corinne Zarzavatdjian nous transporte dans l'Empire ottoman, à l'orée du XXème siècle.

En 1893, Rose Hagopian, la benjamine d'une famille aisée et cultivée arménienne veut devenir comédienne. Elle est choyée par ses parents. Déterminée, elle finit par convaincre son père de la laisser partir pour réaliser son ambition : « *Elle savait combien sa demande rompait avec les traditions familiales* ». (P.111) Habillée en garçon pour déjouer les contrôles et garder sa liberté de mouvement, Rose métamorphosée en Azad réussit à intégrer la troupe de Sarah Bernhardt venue en tournée à Istanbul qu'on appelle alors Constantinople. Elle joue *Ruy Blas*...

À cette époque, 1,5 million d'Arméniens vivent dans l'Empire ottoman. Chrétiens et musulmans cohabitent dans une paix de plus en plus relative depuis 1878. Fin XIXème siècle, cette situation se dégrade sous le règne du sultan Abdülhamid II ; des mouvements arméniens se forment pour réclamer plus de droits et de liberté. En vain.

Témoin une scène au bazar de Diarbékir vécue par la fratrie de Rose :

« Les étals des Arméniens étaient la proie de bandes de Kurdes qui les pillaient. »(p.57)

Écho historique : à partir de 1894, le sultan « rouge » fait massacrer environ 200000 Arméniens avec l'appui des montagnards kurdes. Les Arméniens ne sont plus en sécurité.

Leurs femmes, leurs filles sont également enlevées pour être enfermées dans le harem du sultan. Rose, Sarah Bernhardt, Helena Meyrier, l'épouse du vice-consul de

Diarbékir s'insurgent contre ces violences. Refusant d'abandonner sa famille et son peuple, Rose renonce à partir à Paris avec l'illustre tragédienne pour les aider à s'enfuir.

Dénoncée par un voisin, elle est aussitôt emprisonnée et torturée. Ses tortionnaires lui demandent de renier aussi sa religion, ce qu'elle refuse.

« Même si ses derniers espoirs s'en étaient allés, elle continuait de rêver. Je sais que quelque chose renaîtra ! On ne peut éteindre ou faire taire un peuple qui a envie d'exister ! » (p.334)

Elle meurt avant que le génocide arménien ne soit perpétré en 1915, programmé par les ultranationalistes, demeurant une figure de la résistance pour la communauté arménienne.

Grâce à la fiction, le message de paix, de beauté et d'harmonie délivré par Rose n'est pas fané. Un grand bouquet de pureté et de grandeur.

En achevant la lecture de ce roman, j'ai pensé au recueil *Exil* de Saint-John Perse :

*« L'exil n'est point d'hier ! l'exil n'est point d'hier ! « O vestiges, ô prémisses »,
Dit l'Etranger parmi les sables... »*

Que les mots d'Anatole France cités dans ce roman, « *c'est en croyant aux roses qu'on les fait éclore* » résonnent longtemps, le livre refermé.

L'art en bar

par Philippe Bouret

Chaque matin
ou presque
en prenant mon café
au bistrot du coin

tracer quelques traits
dans le *Moleskine*

Saisir à la hâte
un visage qui passe
puis disparaît
trois-quarts arrière
un corps un visage
de dos
profil parfois hors champ
du regard de l'autre
vite
on ne sait pas
ce qui peut se passer



Encre de Chine au débotté

au pinceau rehausser
quelques gouttes
d'un café
de fond de tasse

pour la route et les nuances

Rendez-vous
avec un
avec une
inconnus à jamais



Aucun décret
aucune loi
ne pourront

exiger
la fermeture du carnet
interdire
à l'Encre de couler
sur la page
blanche

au café
de jouer avec les ombres
de la nuit



Le désir de vivre
ne meurt jamais

LES MEMBRES DU P.E.N. CLUB FRANÇAIS PUBLIENT

Jean-François Blavin

La Bourrasque et l'Arc-en-ciel

Éditions Unicité

109 pages, 13 euros

ISBN 978-2-37355-947-7

Cette rubrique ne demande qu'à être nourrie. N'hésitez pas à nous faire part de vos publications récentes en prenant les annonces ci-dessus comme modèle.

P.E.N. Club français
11bis, rue Ballu
75009 Paris

Les textes publiés le sont sous la responsabilité de leurs auteurs. Tous droits réservés.